

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec des Remarques Historiques & Critiques,
pour servir de Supplement à cet Ouvrage.

Par M. DE LA MOTTE.

Nouvelle Edition corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez JACOB TONSON, & se
vend chez les Libraires François.

M. DCC. XXXIV.



D

D



lie
la
pr
en
la
no
fi
qu
dr





DISCOURS

SUR L'HISTOIRE

DÉ CHARLES XII.

I L y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la memoire se conserve; & ce nombre seroit encore plus petit, si on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux

* 3 qui

vj *Discours sur l'Histoire*

qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Loüis XII. avoit pour son Peuple, on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquist son héritage à force de vaincre, & de pardonner; on louera la magnificence de Loüis XIV. qui a protégé les Arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir de mauvais Princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tirans & les bons Rois sont les Conquérens, mais plus aprochans des premiers; ceux-ci ont une reputation éclatante. On est avide de connoître les moindres

de Charles XII. vij

dres particularités de leur vie : telle est la miserable foiblesse des hommes , qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante , & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour les autres Princes , qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre , & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir , elle n'est pas digne qu'on s'en souviene. De tant d'Empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne , de Moscovie , de tant de Sultans , de Califes , de Papes , de Rois , combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les Tables chronologiques , où ils ne sont que pour servir d'époques ?

viii) *Discours sur l'Histoire*

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le Public est inondé de volumes sous le nom de Mémoires, d'Histoires de sa vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploïeroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule, depuis deux Siècles en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la posterité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des Siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir
quel

les quelque part aux affaires publi-
ques. Ils regardent la Cour où
ils ont vécu , comme la plus bel-
le qui ait jamais été : le Roi
qu'ils ont vû , comme le plus
grand Monarque : les affaires
dont ils se sont mêlés , comme
ce qui a jamais été de plus im-
portant dans le monde. Ils s'i-
maginent que la postérité verra
tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une
guerre , que sa Cour soit trou-
blée d'intrigues , qu'il achete
l'amitié d'un de ses voisins , &
qu'il vende la sienne à un autre,
qu'il fasse enfin la Paix/avec ses
ennemis après quelques victoires
& quelques défaites , ses sujets
échauffés par la vivacité de ces
événemens presens, pensent être
nés dans l'époque la plus singu-
lière depuis la création. Qu'ar-
rive-t il ? ce Prince meurt , on

x *Discours sur l'Histoire*

prend après lui des mesures toutes différentes , on oublie les intrigues de sa Cour , ses Maîtresses , ses Ministres , ses Généraux , ses guerres , & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres , & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles, & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aiant été décrits par quelque Ecrivain excellent , se sauvent de la foule , cōme des portraits d'hōmes obscurs peints par de grands maîtres.

On se seroit donc bien donné
de

de garde d'ajouter cette histoire particuliere de Charles XII. Roi de Suede , à la multitude des Livres dont le Public est accablé , si ce Prince & son rival Pierre Alexiovvits, beaucoup plus grand homme que lui , n'avoient été du consentement de toute la terre les personnages les plus singuliers qui eussent parû depuis plus de vingt Siècles ; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie , par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce Livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en lisant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui peut dire : J'ai plus de courage & de
vertus

xij *Discours sur l'Histoire*

vertus , une ame plus forte ,
un corps plus robuste , j'entens
mieux la guerre, j'ai de meilleu-
res troupes que Charles XII. Que
si avec tous ces avantages , &
après tant de victoires , ce Roi a
été si malheureux, que devroient
esperer les autres Princes qui au-
roient la même ambition avec
moins de talens & des ressources.

On a composé cette Histoire
sur des récits de personnes con-
nûes, qui ont passé plusieurs an-
nées auprès de Charles XII. &
de Pierre le Grand Empereur de
Moscovie ; & qui s'étant retirés
dans un Païs libre long - tems
après la mort de ces Princes ,
n'avoient aucun interêt de dé-
guiser la vérité.

On n'a pas avancé un seul fait
sur lequel on n'ait consulté des
témoin oculaires & irréprocha-
bles. C'est pourquoi on trouvera
cette

cette Histoire fort differente des Gazettes qui ont parû jusqu'ici sous le nom de la vie de Charles XII. On a omis plusieurs petits combats donnés entre les Officiers Suedois & Moscovites: c'est qu'on n'a pas prétendu écrire l'Histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suède: même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les interressans. On est persuadé que l'Histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la posterité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1728. cessent déjà de l'être aujourd'hui en 1734. Le commerce commence par exemple à être moins négligé en Suede. L'infanterie Polonoise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance

donnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours lorsqu'on lit une Histoire , songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Rets, prendroit les François pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile , la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louïs XIV. diroit, les François sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les Arts. Un autre qui verroit les Mémoires des premières années de Louïs XV. ne remarquerait dans notre Nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux Fanatiques de Cromvvel, que les Moines & les

Monfig.

Monſignor dont Rome eſt peublée, reſſemblent aux Scipions. Je ne ſçai ſi les Suedois ſeroient aujourd'hui des troupes auſſi formidables qu'elles l'étoient dans les derniers tems. On dit d'un homme, il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une Nation, elle paroifſoit telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Miniſtre trouvoit dans cet Ouvrage des vérités deſagréables; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'Histoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moïen d'obliger les hommes de dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

Fin du Diſcours.

ARGU-

ARGUMENT

du premier Livre.

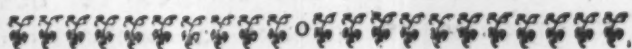
Histoire abrégée de la Suede jusqu'à Charles XII. Son éducation, ses ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiovits : ses desseins, ses entreprises, Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemark. Il part de Stokolm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites, avec huit mille Suedois.



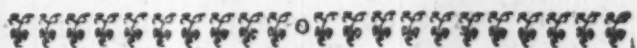
HISTOIRE



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE PREMIER.



A Suede & la Finlande composent un Roiaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce païs, large de deux cent de nos grandes lieues, & long de trois cens, s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante - cinquième degré jusqu'au soixante & dixième, sous un

A

2 *Histoire de Charles X I I.*

climat rigoureux , qui n'a presque ni Printems , ni Automne. L'Hiver y regne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'Eté succedent tout à coup à un froid excessif; & la gelée recommence dès le mois d'Octobre , sans aucune de ces gradations insensibles , qui amènent ailleurs les saisons , & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serain , un air pur. L'Eté presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y sont adoucies par des aurores & des crepuscules qui durent , à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suede; & la lumiere de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage , augmentée encore par le reste de la neige qui couvre la terre , & très-souvent par la lumiere boreale , fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pais Méridionaux de l'Europe , faute de pâturages. Les hommes y sont plus grands. La serenité du ciel les rend sains , la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent même plus long-tems que les



autres hommes, quand ils ne s'affoiblis-
sient pas par l'usage immodéré des
liqueurs fortes, & des vins que les na-
tions Septentrionales semblent aimer
d'autant plus que la nature les leur a
refusées.

Les Suedois sont bien faits, robustes,
agiles, capables de soutenir les plus
grands travaux, la faim & la misere;
nés guerriers, pleins de fierté, plus braves
qu'industriels, ayant long-tems negli-
gé, & cultivant mal aujourd'hui le
commerce, qui seul pourroit leur don-
ner ce qui manque à leur pais. C'est
principalement de la Suede, dont une
partie se nomme encore Gotie, que se
débordèrent ces multitudes de Gots
qui inondèrent l'Europe, & l'arrachè-
rent à l'Empire Romain, qui en avoit
été cinq cent années l'usurpateur & le
tyran.

Les pais Septentrionaux étoient alors
beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont
de nos jours, parce que la religion per-
mettant la pluralité des femmes, lais-
soit aux habitans la liberté de donner
plus de sujets à l'Etat: que ces femmes
elles-mêmes ne connoissoient d'oppro-
bre que la stérilité & l'oïssivité, & qu'

4 *Histoire de Charles XII.*

aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes , elles en étoient plutôt & plus long tems fécondes.

La Suede fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en differens païs se donne à des puissances bien différentes ; car en France , en Espagne , il signifie un homme absolu : & en Pologne, en Suede , en Angleterre , l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Senat ; & le Senat dépendoit des Etats generaux , que l'on convoquoit souvent : les representans de la nation dans ces grandes assemblées , étoient les Gentilshommes , les Evêques , les Députés des Villes ; avec le tems on y admit les païsans même , portion du peuple injustement méprisée ailleurs , & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation si jalouse de sa liberté , & qui est encore si e aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles , fut mise sous

Roi de Suede Liv. 1.

le joug par une femme & par un peuple moins puissant que les Suedois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, Reine de Dannemark & de Norvege, conquit la Suede par force & par adresse, & fit un seul royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort la Suede fut déchirée par des guerres civiles; elle secoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eût des Rois; elle eut des Administrateurs. Deux tyrans l'oprimèrent d'une maniere horrible vers l'an 1520 L'un étoit Christiern second, Roi de Dänemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre un Archevêque d'Upsal, Primat du Roïaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de Stockholm, avec quatre, vingt quatorze Senateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockholm au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes-ligués

3 *Histoire de Charles XII.*

pour opprimer , desunis quand il falloit partager les dépouilles , exerçoient ce que le Despotisme a de plus tyrannique , & ce que la vangeance a de plus cruel : un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens Rois du Pais , sortit du fond des Forêts de la Dalecarlie où il étoit caché , & vint délivrer la Suede. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement , avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes : sa taille avantageuse , & son grand air lui faisoient des Partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence , à qui sa bonne mine donnoit de la force , étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art ; son genie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires , & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrepide avec prudence , d'un naturel doux dans un siècle feroce , vertueux enfin , à ce que l'on dit , autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de

Christiern , & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avoit erré , déguisé en païsant , dans les montagnes & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains , il osa songer à détrôner le Tyran. Il se découvrit aux païsans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure , pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces Sauvages des Soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'Archevêque , les vainquit souvent , les chassa tous deux de la Suede ; & fut élu avec justice par les Etats , Roi du païs dont il étoit le libérateur.

A peine , affermi par le trône , il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables Tyrans de l'Erat étoient les Evêques , qui ayant presque toutes les richesses de la Suede , s'en servoient pour opprimer les sujets , & pour faire la guerre aux Rois. Cette Puissance étoit d'autant plus terrible , que l'ignorance des peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la Religion Catho-

8 *Histoire de Charles X I I.*

lique de attentas de ses Ministres: En moins de deux ans il rendit la Suede Lutherienne par la superiorité de sa politique , plus encore que par autorité. Ayant ainsi conquis ce Royaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé , il regna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire , laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un des ses descendans fut ce Gustave Adolphe , qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne , rendues par la Suede après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Lutheriens en Allemagne , seconde en cela par les intrigues de Rome même , qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'herésie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche , entreprise dont on attribua la gloire au Cardinal de Richelieu qui sçavoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave le bor-
noit à faire de grandes choses. Il alloit

porter la guerre au-delà du Danube ;
& peut-être détrôner l'Empereur ,
lorsqu'il fut tué à l'âge de trente sept
ans dans la bataille de Lutzen , qu'il
gagna contre Valestein , emportant dans
le tombeau le nom de Grand , les re-
grets du Nord & l'estime de ses enne-
mis.

Sa fille Christine née avec un genie
rare , aimait mieux converser avec des
sçavans , que de regner sur un peuple
qui ne connoissoit que les armes. Elle
se rendit aussi illustre en quittant le
trône , que ses ancêtres l'étoient pour
l'avoir conquis ou affermi. Les Protec-
tans l'ont déchiré comme si on ne pou-
voit pas avoir de grandes vertus sans
croire à Luther , & les Papes triomphé-
rent trop de la conversion d'une femme
qui n'étoit que philosophe. Elle se retira
à Rome où elle passa le reste de ses jours
dans le culte des Arts qu'elle aimoit ,
& pour lesquels elle avoit renoncé à un
Empire à l'âge de vingt sept ans.

Avant d'abdiquer , elle engage les
Etats de la Suede à élire en sa place
son Cousin Charles Gustave X. de ce
non , fils du Comte Palatin , Duc des
deux Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles

10 *Histoire de Charles XII.*

conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : Il porta d'abord ses armes en Pologne , où il gagna la celebre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois ; assiegea leur capitale ; réunit la Scanie à la Suede , & fit assurer du moins pour un tems la possession de Slesvich au Duc de Holstein : ensuite ayant éprouvé des revers , & fait la paix avec ses ennemis , il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçût le dessein d'établir en Suede la puissance arbitraire ; mais il mourût à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave , avant d'avoir pû achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres , fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Senat , qui fut déclaré le Senat du Roi , & non du Roïaume. Il étoit frugal , vigilant , laborieux , tel qu'on l'eût aimé , si son Despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui , à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik Eleonore , fille de Frederic III. Roi de Danemark , Princesse vertueuse , digne de

plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1702. le Roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux , & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain , touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes , & on lui donna pour gouverneur Monsieur de Nordcopenfer , homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf , afin qu'il sçût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand , qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il sçavoit déjà manier un cheval. Les exercices violens , auxquels il se plaisoit , & qui découvroient ses inclinations martiales , lui formèrent de bone heure une constitution plus vigoureuse , capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

12 *Histoire de Charles XII.*

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eût dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemark l'entendoient, il l'apprit bien vite & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir même avec des Ambassadeurs François, qui ne sçavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue Latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre : Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler : mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans ; ah, reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes ; On ne marqua pas de rapporter ces réponses au Roi son père, qui s'écria ; Voilà un enfant qui vau-

dra mieux que moi , & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du Roi à regarder deux cartes geographiques , l'une d'une ville de Hongrie , prise par les Turcs sur l'Empereur , & l'autre de Riga capitale de la Livonie , province conquise par les Suedois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donné , Dieu me l'a ôté le nom du Seigneur soit benin.* Le jeune Prince ayant lu ces paroles , prit sur le champ un crayon , & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me la donné , le diable ne me l'ôtera pas.* Ainsi dans les actions les plus indifferentes de son enfance , ce naturel indomptable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit orze ans lorsqu'il perdit sa mere Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août , d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets , par le moyen d'une espee de

14 *Histoire de Charles XII.*

Cour de Justice , nommée la Chambre des Liquidations , établie de son autorité seule. Une foule de Citoyens ruinés par cette Chambre , nobles , marchands , fermiers , veuves , orphelins , remplissoient les rues de Stockolm , & venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent , ses pierreries , ses meubles , ses habits mêmes. Quand elle n'eût plus rien à leur donner , elle se jetta en larmes aux pieds de son mari , pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement , Madame , nous vous avons prise pour nous donner des enfans , & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle , le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge , & dans la trente septième de son regne , lorsque l'Empire , l'Espagne , la Hollande d'un côté , & la France de l'autre , venoient de remettre la decision de leurs querelles à sa médiation , & qu'il avoit des

a entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avenement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suede & de la Finlande ? mais il regnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie ; il possédoit Vismar, Vibourg, les Isles de Rugen, d'Oesels & la plus belle partie de la Pomeranie, & Duché de Brême, de Verden, toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suedoises. La paix de Risvick commencée sous les auspices du pere, fut conclüe sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les Loix Suedoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-

16 *Histoire de Charles XII.*

huit. Il favorisoit par cette disposition les vûes ambitieuses de sa mere Edouige Eleonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette Princesse fut declarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funèbre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les bourgeois de Stocholm portassent trois ans le deuil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Régente avoit eu part aux affaires sous le regne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge ; mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de jouir long tems, des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occu-

poit à faire la revue des troupes : il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles : ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Regente ; & cette Princesse se flatoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application, & qu'elle en gouverneroit plus long tems.

Un jour au mois de Novembre , la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revue de plusieurs regimens : le conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde : Puis je prendre la liberté, lui dit Piper , de demander à votre Majesté à quoi elle songe si serieusement ; Je songe , répondit le Prince, que je me sens digne de comander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de crédit pour oser se chearger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la regence à la Reine , & d'avancer la

18 *Histoire de Charles X I I.*

majorité du Roi. Il proposa cette negociation au Comte Axel Sparre , homme ardent , & qui cherchoit à se donner de la consideration. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut , se chargea de tout , & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Regence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein , pour s'en faire un merite auprès du Roi.

Ils allerent en corps en faire la proposition à la Reine , qui ne s'attendoit pas à une pareille declaration. Les Etats generaux étoient assemblés alors. Les Conseillers de la Regence y proposerent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles X I. souhaitta de regner , & en trois jours les Etats lui défererent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit , tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée , plus sortable à son âge , quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Decembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan , ferré d'argent , ayant

le se
tête
peup
& co
ranc
L'
sion
du
dro
arro
Ap
l'o
ses
re
ch
c
fi
à
t
C
n
l
f

le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau , & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs c'étoient arrogé , presque le seul qui lui reste. Après avoir , selon l'usage , donné l'onction au Prince , il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & se couronna lui-même , en regardant fierement le Prélat. La multitude , à qui tout air de grandeur impose toujours , applaudit à l'action du Roi. Ceux mêmes qui avoient le plus germé sous le Despotisme du père , le laisserent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître , il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller Piper , qui fut en effet son premier Ministre , sans en avoir le nom. Peu de tems après il le

fit Comte , ce qui est une qualité éminente en Suede , & non pas un vain titre , qu'on puisse prendre sans consequence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse , & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un génie médiocre & le peignirent tel à leurs maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractère ; il l'ignoroit lui même , lorsque des orages formez tout à coup dans le Nord donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissants Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse , conspirèrent sa ruine en même tems. Le premier fut Fridéric IV. Roi de Dannemark son Cousin ; le second , Auguste électeur de Saxe , Roi de Pologne ; Pierre le Grand , Czar de Mos-

covie , étoit le troisiéme , & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands événemens , & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc opprimé par le Roi de Dannemark , vint à Stokolm avec son épouse , se jetter entre les bras du Roi , & lui demander du secours , non-seulement comme à son beau frere , mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein , fondue dans celle d'Oldembourg , étoit montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. tous les Royaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bientôt hereditaire. Un de ses Rois nommé Christiern III. avoit pour son frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve guéres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté ; mais il ne pouvoit démembrer ses propres Etats. Il par-

ragea avec lui par un accord bizarre les Duchés de Holstein , Gottorp , & de Slesuvich ; établissant que les descendants d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein , conjointement avec les Rois de Dannemark ; que ces deux Duchés leur apartiendroient en commun ; & que le Roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc , ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange , dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison , pendant quelques années , étoit depuis près de quatre vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark , & celle de Holstein Gottorp ; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs , & les Ducs à être independans. Il en avoit coûté la liberté & sa Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suede , & de la Hollande , garants de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains , n'est souvent qu'une soumission à la nécessité , jusqu'à ce que le plus fort puisse acabler le plus foible , la querelle renaissoit plus en-

venimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, le Danois faisoit déjà des Actes d'hostilité dans le païs de Holstein , & se liguoit secrettement avec le Roi de Pologne , pour acabler le Roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguste , Eleëteur de Saxe , que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac , ni les grandes qualités du Prince de Conti son Concurrent au trône , n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroyable , que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe , après celle de Louïs X I V. Jamais Prince ne fut plus genereux , ne donna plus , & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise , & forcé l'autre par l'aproche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le

24 *Histoire de Charles XII.*

Roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile province du Nord, avoit appartenue autrefois aux Chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient depuis disputés la possession. La Suede en jouissoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cedée solennellement par la paix d'Oliwa.

Le feu Roi Charles XI. dans ses severités pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillés de leurs privileges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement celebre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse: mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que, comme des ceremonies vaines qu'il est d'usage de souffrir sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé quand il ne se livroit

livroit pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de léze-Majesté ; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi Auguste. Charles XI. étoit mort ; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient : il representa au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Lironie, des peuples desesperés, prêts à secouer le joug de la Suede, un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déjà tenté de cette conquête. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même recourir à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiovits, Czar de Russie ; s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les

Turcs en 1697. & par la prise d'Asoph qui lui ouvroit l'Empire de la mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'il méritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embarasse le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe; & depuis les frontieres de la Chine, s'étend l'espace de quinze cens lieuës jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce pais immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupiissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les Arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne Loi sacrée parmi eux leur défendoit sous peine de mort, de sortir de leur pais sans la permission de leur Patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misere, dépaignoît tout commerce avec les Nations étrangères.

L'aire des Moscovites commençoit à la création du monde , ils comptoient 7207. ans au commencement du siècle passé , sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de nôtre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raison de cet établissement , qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en Automne , dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissance qu'ils eussent , étoient des erreurs grossieres : personne ne se doutoit parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre país dans les climats oposés. Il n'y avoit pas long tems que le peuple avoit voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse , qui avoit predit une Eclipsé de Soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les bureaux des recettes, & dans le tresor du Czar.

Leur religion étoit & est encore celle des Chrétiens grecs , mais mêlée de

superstitions auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de Colombe. Ils observoient régulièrement quatre Carêmes par an ; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osoient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étoient les objets de leur culte ; & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & influoit les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé en ceremonie. Le Czar à pied tenoit la bride du Cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La confession étoit pratiquée ; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyoient purs devant Dieu avec la benediction de leurs Papas. Ainsi ils

Roi de Suede. Liv. I.

passoient sans remords , de la confession au vol & à l'homicide , & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens , étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les peres de famille , les prêtres, les femmes , les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de Fêtes. On disputoit cependant sur la Religion en ce pais comme ailleurs; la plus grande querelle étoit si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff , sous le précédent regne , avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute.

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habirent le bord Occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides , sont Mahometans. Les Siberiens , les Ostiaques , les Samoïedes qui sont vers la mer Glaciale, étoient des sauvages , dont les uns étoient idolâtres , les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu; & cependant les Suedois envoyés prisonniers parmi eux , ont

étés plus contens de leurs mœurs que de celle des anciens Moscovites.

Pierre Alexiovits avoit reçu une éducation qui tendoit à agumenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François réfugié à Genève, nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moscovites, & fut connu du Czar, encore jeune. Il s'insinua dans sa familiarité; il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation: Il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des États de la Moscovie, faisoit par le moyen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique raffinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures; des arts & des sciences qui rendent les Européens puissans & heureux. Ces discours éveillèrent le jeune Empereur comme d'une profonde letar-

gie. Son puissant genie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pû détruire, se dévelopa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour apprendre mieux à regner; c'est ce que fit Pierre le Grand. Il quitta la Moscovie en 1678. n'ayant encore regné que deux années, & alla en Hollande déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un Domestique de ce même M. le Fort, qu'il envoyoit Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats Generaux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers de l'Amirauté des Indes, sous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il aprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers,

examinait toutes les manufactures : rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre , où il se perfectionna dans la Science de la construction des vaisseaux : il repassa en Hollande ; vit toute l'Allemagne , observant toujours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son pays. Enfin après deux ans de voyages & de travaux auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre , il reparut en Moscovie , amenant avec lui les arts de l'Europe , des artisans de toute espece l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Moscovites sur la mer Noire , dans la Baltique & dans l'Océan. Des Bâtimens d'une architecture reguliere & nobles furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des Colleges , des Academies , des Imprimeries , des Bibliothèques : les villes furent policées , les habillemens, les coutumes changerent peu à peu , quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la Société. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se dé-

clara le chef de la Religion , & cette derniere entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu , réussit presque sans contradiction , & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

En même-tems il fit naître le commerce dans ses Etats. Ses vûes s'agrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son pays, il n'y eut pas plutôt établi le commerce , qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du negoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga , le Tanaïs , la Duine devoient être unis par des canaux , dont il dressa lui même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne , & de ces deux mers à l'Océan Septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la nature dans ses Etats , il falloit changer les mœurs de ses sujets ; & c'étoit là le plus difficile. Il manquoit sur tout de troupes disciplinées & aguerries. Il avoit à la verité donné quelques coups à la puissance Ottomane ; mais il n'avoit battu que des Tartares , aussi peu disciplinés que ses soldats.

34 *Histoire de Charles XII.*

Fondateur & législateur de son Empire , & plus heureux , & plus grand peut-être s'il se fut contenté de ces deux titres , il vouloit y joindre celui de Conquerant. L'Ingrie qui est au Nord-Est de la Livonie , avoit autrefois appartenu aux Czars ; mais depuis que Gustave-Adolphe avoit conquis ces deux Provinces , la Suede les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cédés par ses ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne , pour enlever à la Suede tout ce qu'elle possédoit dans ces païs qui sont entre le golphe de Finlande , la mer Baltique , la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se préparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces préparatifs allarmerent le conseil du Roi : on déliberoit en sa présence ; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des negociations , lorsque Charles se levant avec un air de

gravité & d'un homme supérieur qui a pris son parti : „ Messieurs , dit il , „ j'ai résolu de ne jamais faire une „ guerre injuste, mais de n'en finir une „ legitime que par la perte de mes „ ennemis : ma resolution est prise : „ j'irai attaquer le premier qui se déclarera , & quand je l'aurai vaincu , „ j'espere faire quelque peut aux autres. „ Ces paroles étonnerent tous ces vieux Conseillers : ils se regarderent sans oser répondre. Enfin honteux d'esperer moins que leur Roi , ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore , quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prepara à la guerre , il commença une vie toute nouvelle , dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment , Plein de l'idée d'Alexandre & de César , il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquerans , hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence , ni jeux , ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits ; il ne fut

depuis vêtu que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non , il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais , non-seulement de peur d'en être gouverné ; mais pour donner l'exemple à ses soldats , qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse : peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie ; ce n'est pas comme on l'a prétendu , qu'il voulût se punir d'un excès , dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire ; jamais le vin n'avoit surpris sa raison , mais il allumoit trop son temperament tout de feu : il quitta même depuis la biere , & se réduisit à l'eau pure. De plus, la sobriété étoit une vertu nouvelle dans le Nord , & il voulut être le modele de ses Suedois en tout genre.

Il commença par assurer des secours au Duc de Hölstein son beau-

frere. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Pomeranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les atakes des Danois. Le Duc en avoit besoin. Ses Etats étoient déjà ravagés : son Château de Göttrorp pris, la ville de Tonninge pressée par un Siege opiniâtre, où le Roi de Dannemark étoit venu en personne pour joüir d'une conquête qu'il croyoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de vvolsembutel, de Hesse-Cassel marchoient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du Roi du Suede, les troupes d'Hanover & de Zell, & trois regimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit pais de Holsteic étoit ainsi le theatre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du traité d'Altena violé par les Danois : ils s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'interêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandis-

dissement du Roi de Dannemark. Ils sçavoient que le Danois étant maître du passage du Sund, imposeroit des loix onereuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assés fort pour en user ainsi impunement. Cet intérêt a long tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils ont pû la balance égale entre les Princes du Nord : ils se joignirent au jeune Roi de Suede qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit ; parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa premiere campagne le 8 Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quita Stokolme, où il ne vient jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlescroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant que de sortir de Suede, il établit à Stokolm un conseil de Défense, composé de plusieurs Senateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du païs.

Le corps du Senat devoit regler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante trois vaisseaux; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent vingt pieces de canon: le Comte Piper son premier Ministre, le general Renschild, & le Comte de Guiscard Ambassadeur de France en Suede, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du Comte Piper & du General Renschild. Ah, dit-il; si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, & pour assieger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer! Renschild lui répondit: Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérien-

dissement du Roi de Dannemark. Ils sçavoient que le Danois étant maître du passage du Sund , imposeroit des lois onereuses aux Nations commerçantes , quand il seroit assés fort pour en user ainsi impunement. Cet intérêt a long tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils ont pu la balance égale entre les Princes du Nord : ils se joignirent au jeune Roi de Suede qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis , & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit ; parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa premiere campagne le 8^e Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quita Stokolme , où il ne vient jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlescroon , en faisant des vœux pour lui , en versant des larmes & en l'admirant. Avant que de sortir de Suede, il établit à Stokolm un conseil de Défense ; composé de plusieurs Senateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flore , les troupes & les fortifications du païs.

Le corps du Senat devoit regler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante trois vaisseaux; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent vingt pieces de canon: le Comte Piper son premier Ministre, le general Renschild, & le Comte de Guiscard Ambassadeur de France en Suede, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague, pour y jeter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du Comte Piper & du General Renschild. Ah, dit-il; si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, & pour assieger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer! Renschild lui répondit: Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'expérien-

40 *Histoire de Charles XII.*

ce, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes qui étoient sur les côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux fregates Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon. Copenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zeland au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord Ouest le Sund, & à l'Orient le mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suede. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente les Habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suedois, regardoient

doient
droit
rète v
de Co
rassem
rie. I
riere
lerie
née c
Le
s'aller
pe à
deur
de l
dit-il
mais
à dé
pas
lui
en
orde
Ma
cha
Co
En
au
Co
ren
no

Roi de Suede. Liv. I.

doient avec crainte en quel endroit fonderoit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des Milices furent placées derrière d'épais retranchemens & l'artillerie qu'on pût y conduire , fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregate , pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe à la tête de ses gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui : Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il en Latin, (car il ne vouloit jamais parler François) vous n'avez rien à débattre avec les Danois : vous n'irez pas plus loin , s'il vous plaît. Sire , lui répondit le Comte de Guiscard, en françois, le Roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté : je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'huy de votre Cour , qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi , qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entreurent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisoient la des-

cent. les Batteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage : Charles impatient de ne pas aborder assez près, ni assés tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par de là la ceinture : ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussi tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuard qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major : Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des Mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant, tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchements d'être battues ; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent ;

& qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse & de leur superiorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une foible resistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il envoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suede, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée envoya aussitôt des Deputés au Roi, pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes : les Deputés se mirent à genoux devant lui : Il fit payer à la ville quatre cent mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de

faire payer fidelement. On lui apportoit des vivres parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'atendoit gueres que des vainqueurs d'aignassent payer : ceux qui les aporтерent , furent bien étonnés d'être payés genereusement & sans delai , par les moindres soldats de l'armée. Il regnoit depuis long tems dans les troupes Suedoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la severité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetoit , encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus , que dans une victoire , ses troupes ne dépouïlassent les morts , qu'après en avoir eu la permission , & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour à sept heures du matin , & à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté , comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague , eut tout en abondance : les païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Sue-

dois le
qui ne
Les B
même
cherch
des pr
leurs m
Le
dans l
tre ren
Tonni
couve
jeune
Zéela
pitale
que
contr
té. C
poid
& n
serfs
pas
au P
la g
paix
ren
a v
Ro
noi

Bois leurs ennemis , qu'aux Danois qui ne les payoient pas si bien. Les Bourgeois de la Ville furent même obligez de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suede , des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siege de Tonninge. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis , un jeune Conquerant déjà maître de la Zéeland , & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses Etats , que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette declaration étoit d'un grand poids dans un país où tout les païsans. & même beaucoup de bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au Roi de Dannemark qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix , qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein , où a voir Copenhague détruite , & son Royaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir affaire

à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le Roi de Suede ne souffrit pas que l'art de Ministres traînât les negociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Aoust à l'avantage du Duc de Holstein qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'opression. Le Roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son Allié & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Precisément dans le même tems le Roi de Pologne assiegeoit en personne la ville de Riga, capitale de la Livonie ; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défenduë par le vieux Comte d'Alberg, general Suedois, qui à l'âge de quatre vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'experience de soixante campagnes. Le Comte Flemming depuis ministre de Pologne,

grand
& le
le sieg
toute
tre av
Mais
les
l'exp
rendo
de P
ville.
rable
plein
aux
ordo
prés
cela
Polo
tit à
ser l
qui
cès
la v
Il
pou
que
glo
d'a
qu'

grand homme de guerre & de cabinet , & le sieur Patkul , pressoint tous deux le siege sous les yeux du roi : l'un avec toute l'activité de son caractère , l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés , l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts ; & le roi de Pologne desespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siege. Riga étoit pleine de marchandises , appartenant aux Hollandois. Les Etats generaux ordonnerent à leur Ambassadeur auprès du roi Auguste , de lui faire sur cela des representations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siege plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance dont ils sçurent la veritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne que de marcher contre son rival de gloire , Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui , qu'il y avoit encore à Stockolm trois

Ambassadeurs, Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité severe, qu'un législateur comme le Czar se fit un jeu de ce qui doit être si sacré, Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une difference morale pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer, il alleguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas fait assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ses Ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareille saison faisoit quelquefois quatre cent lieues en postes à Cheval, pour aller visiter lui-même une mine où quelque canal, n'épargnoit pas plus ses trou-

pes

pes qu'il ne s'épargnoit lui même. Il sçavoit d'ailleurs que les Suedois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'Hiver comme dans l'Eté : il voulut accoûturner aussi les Moscovites à ne point connoître de saisons , & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres nations dans des climats temperés, à suspendre la guerre , le Czar Pierre assiegeoit Narva à trente degrés du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir.

Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place , qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp , le fit fortifier de tous côtés , éleva des redoutes de distance en distance , & ouvrit lui même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croi Allemand , General habile , mais peu secouru alors par les Officiers Moscovites. Pour lui il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit crû nécessaire de donner l'exemple de

l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience & en tumulte des Esclaves mal armés. Il leur voulut apprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services : il commença lui-même par être tambour, & étoit devenu Officier par degrés. Il n'étoit pas surprenant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flotes, fût Lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suedois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletses, qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des Barbares attachés à leurs forêts, convertis de peaux de bêtes Sauvages, les uns armés de fleches, les autres de massues ; peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vu un siege regulier : il n'y avoit pas un bon cannonier dans toute l'armée.

Cent cinquante Canons qui auroient dû reduire la petite Ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la Ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications ; le Comte de Hoorn qui y commandoit, n'avoit pas mille hommes de troupes réglées, cependant cette armée innombrable n'avoit pû la reduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le Roi de Suede ayant traversé la mer avec deux cens vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt mille ; mais le Czar n'avoit que la superiorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante-mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce

n'étoit pas tout ; trente mille hommes détachés du Camp devant Narva , étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du Roi de Suede. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée : il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suede avoit débarqué à Pernau dans le golfe de Riga , avec environ seize mille hommes d'infanterie , & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel , suivi de toute sa cavalerie & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement , devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres , sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avoient à faire. Les Moscovites voyant arriver les Suedois à eux , crurent a :

voir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes s'enfuit à leur approche. Les vingt mille qui étoient derrière eux, épouvantés de la fuite de leurs compatriotes, ne résisterent presque pas ; ils allèrent porter le désordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp, & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirèrent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportées en deux jours & demi ; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un Camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un Officier général lui ayant représenté la grandeur du peril : Quoi, vous doutez, dit il, qu'avec mes huit mille

34 *Histoire de Charles XII.*

braves Suedois , je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites : un moment après , craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles , il courut lui même après cet Officier ? N'êtes-vous donc pas de mon avis , lui dit-il : N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir , & l'autre que le lieu étant resserré , leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? l'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis , & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait brèche aux retranchemens , ils s'avancerent la bayonnette au bout du fusil , ayant au dos une neige furieuse , qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure , sans quitter le revers des fossés : le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar : il esperoit le rencontrer , ne sçachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante-mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux

premieres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçût une balle dans le bras gauche, mais elle ne fit qu'endommager legerement les chairs: son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son Cheval fut tué sous lui presque aussi tôt. Un second eut la tête emporté d'un coup de canon. Il sauta legerement sur un troisième, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices, & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en pouivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la riviere fut en un instant couverte de morts. Les autres desesperés retournerent à leur camp, sans sçavoir où ils alloient. Ils trouverent quelques barraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se defendirent encore parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs generaux

Dolorouky, Gollouin, Fedorovits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui presentoit, arrive le Duc de Croi general de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçût tous ses prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les generaux. Tous les Officiers subalternes & les soldats furent conduits desarmés jusqu'à la riviere de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit, la droite des Moscovites se baroit encore: les Suedois n'avoient pas perdu quinze cens hommes: dix huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noyé; beaucoup avoient passé la riviere: il en restoit encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suedois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre

les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit , pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville : là il dormit quelques heures sur la terre , envelopé dans son manteau , en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis , qui n'avoit point encore été tout-à fait rompuë. A deux heures du matin , le general Vede , qui commandoit cette gauche , ayant scû le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres generaux , & comment il avoit renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats , l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses Troupes , & venir mettre bas les armes & les Drapeaux devant lui. Ce Général parut bien tôt après avec ses Moscovites , qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nue , soldats & Officiers , à travers moins de sept mille Suédois. Les Soldats en passant devant le Roi , jettoient à terre leurs fusils & leurs épées ; & les Officiers portoient à ses pieds les enseignes & les Drapeaux

Il fit repasser la riviere à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois aussi grand que celui des Vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi & des autres officiers generaux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sçachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi, & cinq cens à chacun des Officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi tôt à Narva une relation de la victoire pour l'envoyer à Stokolm & aux alliés de la Suede : mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne peut empêcher qu'on ne frappât à Stokolm plusieurs médailles pour perpetuer la memoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le representoit d'un côté sur un pied d'estal, où

paroïssient enchaînés, un Moscovite, un Danois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Legende, *Tres uno contudit istu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des revolutions de la fortune; il étoit fils aîné & héritier du Roi de Georgie: on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie: car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus; & ne vient point des Césars de Rome, si long tems inconnus à ces barbares. Son pere Miteleski Czar, maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat & les extremités orientales de la Mer Noire, avoit été chassé de son Royaume par ses propres sujets en mil six cent quatre vingt huit, & avoit choisi de se jeter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition

contre les Suedois , & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois , qui l'avoient déjà dépouillé , & qui alloient le massacrer. Le Comte Renschild l'arracha de leurs mains , lui fit donner un habit , & le presenta à son Maître : Charles l'envoya à Stockholm , où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne pût s'empêcher en le voyant partir , de faire tout haut devant les Officiers , une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique , né au pied du mont Caucase , qu'il alloit vivre captif parmi les glaces de la Suède. C'est comme si j'étois un jour prisonnier , dit-il , chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop , lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes , comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il prit à moitié chemin la bataille de Narva , & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses

quarante
ce &
venoit
pas ,
de di
civili
il , q
tems
dron
cou
& d
de c
l'ign
rent
plus
éto
nio
na
fain
Ce
n'é

22
22
22
22
22
22
22

quarante-mille hommes sans experience & sans discipline, un Vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sçai bien, dit-il, que les Suedois nous batront longtemps, mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale, fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si generale, que l'on ordonna à ce sujet des prieres publiques à saint Nicolás, patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliere, pour n'être pas rapportée. La voici.

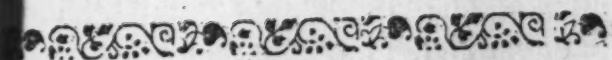
“ O toi, qui es nôtre consolateur per-
petuel dans toutes nos adversités, grâd
saint Nicolas, infiniment puissant,
par quel peché t'avons-nous offensé
dans nos sacrifices, genuflexions,
reverences, & actions de grace,
que tu nous ayes ainsi abandonnés ”

82 *Histoire de Charles XII.*

„ Nous avons imploré ton assistance
„ contre ces terribles insolens enragés,
„ épouvantables, indomptables, des-
„ tructeurs, lorsque comme des lions
„ & des ours qui ont perdu leurs pe-
„ tits, ils nous ont attaqués, effrayés,
„ blessés, tués par milliers, nous qui
„ sommes ton peuple? Comme il est
„ impossible que cela soit arrivé sans
„ sortilege & enchantement, nous te
„ supplions, ô grand saint Nicolas,
„ d'être notre champion & notre por-
„ te-étendard; de nous délivrer de
„ cette foule de sorciers, & de les
„ chasser bien loin de nos frontières
„ avec la récompense qui leur est
dûe.

Tandis que les Moscovites se plai-
gnoient à saint Nicolas de leur défai-
te, Charles XII. faisoit rendre gra-
ce à Dieu, & se préparoit à de nou-
velles victoires.

Fin du premier Livre.



ARGUMENT

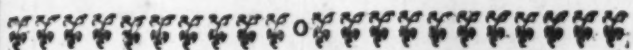
du Livre second.

Charles bat les Saxons
 au passage de la Duna :
 soumet la Curlande : est maître
 en Lithuanie : prend la
 resolution de détrôner Au-
 guste. Idée du Gouvernement
 Polonois. Une Diette est
 convoquée à Varsovie : la
 moitié de la nation se déclare
 contre le Roi Auguste. Am-
 bassade de la République de
 Pologne à Charles : Le Roi de
 Pologne lui envoie secrete-
 ment la Comtesse de Konis-
 mar : bataille de Crassau : le Duc de

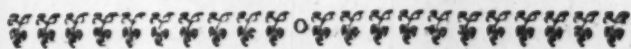
*Holstein est tué : le Cardinal
 Primat déclare le Roi Auguste
 déchû de la Couronne. Auguste
 fait arrêter Jacques Sobieski
 qu'on vouloit élire à sa place,
 & l'enfermer à Lipsik avec le
 Prince Constantin frere de
 Jacques.*



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE SECOND.



LE Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois & des Moscovites, viendrait bien tôt fondre sur lui. Il se liguait plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birsén, petite ville de Lithuanie.

nie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient ni à leur situation, ni à leur humeur; ils passerent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allerent jusqu'à l'excès: car le Czar, qui vouloit reformer sa nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Comte Piper, principal ministre du Roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevûe qui devoit se faire entre l'Empereur de Moscovie & le Roi de Pologne. Il conseilla à son Maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette politique, qu'il avoit jusques là trop méprisée. Charles XII. l'écouta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces maneges tant pratiqués dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoise un jeune gentil-homme Ecoissois, de ceux qui ont de bonne heure leur païs, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux conférences des deux Rois; il alla s'adres-

er au Colonel du Regiment des Cuirassiers Saxons, qui devoient servir de gardes au Czar pendant l'entrevûe, il se fit passer pour un gentilhomme de Brandebourg : sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une Lieutenance dans le Regiment. Arrivé à Birzen il s'insinua adroitement dans la familiarité des secretaires des Ministres, fut admis dans tous leurs plaisirs ; & soit qu'il eût profité de leur indiscretion dans la débauche, soit qu'il les eût séduits par des presens, il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le Roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoier. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante-mille Moscovites en Po'ogne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été executé, eût pû être fatal au Roi de Suede. C'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerir les Moscovites : c'étoit

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. livres.

peut être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'Hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même Ville de Riga, que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étoient postées le long de la rivière Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade; mais ils avoient à leur tête Ferdinand Duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le Maréchal Stenau Officier de réputation. Le Roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands Batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baisser, comme des Pont Levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient; en se baissant ils servoient de Pont pour le débarquement : il mit encore en

usage un autre artifice. Aiant remarqué que le vent souffloit du Nord où étoit, au Sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vuë de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des Barques remplies de cette même paille fumante de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des Ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de sçavoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Estant déjà au milieu de la riviere; Eh bien, dit il au general Renschild, la Duna ne sera pas plus méchante que la Mer de Copenhague : croïez moi, General, nous les battons : il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée peussent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent

le Roi de Suede marchant déjà à eux.

Le Maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine apperçût il les Suedois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suedois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la riviere. Le Roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses soldats marchant plus ferrés qu'auparavant, repoussèrent le Maréchal Stenau, & s'avancèrent dans la plaine. Le Duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie, l'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer: il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux

chevaux
fois a
enfin a
d'un c
desore
dispu
le ret
à dem
de de
aux p
L
cour
de,
Duc
toit
te.
souv
rit
voû
que
Ro
con
rav
le
pa
ét
ce
té

chevaux tués sous lui : il penetra trois fois au milieu de la garde du Roi: mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses Cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée & de dessous les chevaux qui le fouloient aux pieds.

Le Roi de Suede, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les Villes de ce Duché se rendent à lui à discretion: c'étoit un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passe s'en s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. In sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoüa lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette Ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelque mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois mêmes. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême dans un silence profond,

paroissant comme enseveli dans ses grandes idées , un Colonel Allemand qui assistoit à son dîné , dit assez haut pour être entendu , que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avoient fait au même endroit , étoient un peu différens de ceux de Sa Majesté. Oüi dit le Roi en se levant , & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet , mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes , il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne est la plus fidelle image de l'ancien gouvernement Gothique , corrigé ou alteré par tout ailleurs : c'est le seul Etat qu'il est conservé le nom de République avec la dignité Royale. La noblesse & le clergé défendent leur liberté contre leur Roi , & l'ôte au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave , tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout le façon ou d'autre , subjugué par le plus petit. Là le païsant ne sème point pour lui , mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ , & le travail de ses mains appartiennent , & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentil-
homme

homme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entiere de la nation : il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la nation, & l'orgueil & l'oïveté de l'autre, font que les arts sont ignorés dans ce pays, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il seroit très aisé de joindre par des canaux, l'Océan Septentrional & la mer Noire, & d'embrasser le commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne, sont des étrangers, des Ecoïsois, des François, des Juifs qui achètent à vil prix les denrées du pays, & vendent cherement aux nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la Pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Prince le plus absolu de

L'Europe: c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le Souverain & les sujets. Le Roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les loix de la Republique.

Il nomme à toutes les charges, confere tous les honneurs. Rien n'est hereditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la Republique, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la Republique a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les loix de l'Etat.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses creatures. Ceux qui sont

attachés à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse ; ce qui forme toujours deux partis : division inévitable, & même nécessaire dans des païs où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats generaux qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composés du corps du Senat, & de plusieurs gentilshommes. Les Senateurs sont les Palatins & les Evêques : le second ordre est composé des députés des Diètes particulières de chaque Palatinat. A ces grandes assemblées préside l'Archevêque de Gnène, primat de Pologne, vicaire du Royaume dans les interregnes, & la première personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préférence dans le Senat, un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir par les

lois du Royaume , alternativement en Pologne , & en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le fabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus , & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme député à ces Etats generaux , jouit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple , de s'opposer aux loix du Senat. Un seul gentilhomme qui dit *je proteste* , arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste ; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète , il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible , chaque parti forme des confederations , dans lesquelles on décide à la pluralité des voix , sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées , illegiemes selon les loix , mais autorisées par l'usage , se font au nom du Roi , quoique souvent contre son consentement , & contre ses intérêts à

peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler ; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échaffaut , commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis , alors c'est aux Diètes generales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'à fait la précédente , par la même raison que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les loix de son Predecesseur , & les siennes propres.

La noblesse qui fait les loix de la République , en fait aussi la force. E le monte à cheval dans les grandes occasions , & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée *Pospolite* se meut difficilement , & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée ; la discipline , la subordination , l'experience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime , la rend toujours

78 *Histoire de Charles XII.*
formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secouë bien-tôt le joug. Ils se camperent eux mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur République : ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur païs est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontieres. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangères ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siege, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, reparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La Polopolite n'est pas toujours à cheval pour garder le pays : elle n'y monte que par l'ordre des Diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes,

La garde ordinaire de la Pologne est nue armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre , sous deux grands Generaux differens. Le premier corps est ce u de la Pologne , & doit être de trente-six mille hommes , le second au nombre de douze mille , est celui de la Lithuanie. Les deux grands Generaux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le Roi , ils ne rendent jamais compte de leurs operations qu'à la République , & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs Regimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent , & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils desolent le païs, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La Cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée , est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la bonne mine des

cavaliers , par la beauté des chevaux ; & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs Gens-d'armes sur tout que l'on distingue en Houffarts & Pancer-
nes ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main , ornés de brides à plaques & cloux d'argent , de selles brodées , d'arçons , d'étriers dorés , & quelquefois d'argent massif , avec de grandes houffes traînantes à la maniere des Turcs , dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe , autant l'infanterie paroît misérable & délabrée , mal vêtue , mal armée , sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme : ces fantassins qui ressembtent à des Tartares vagabonds , suportent avec une fermeté étonnante la faim , le froid , la fatigue , & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres , aussi peu de discipline , la même fureur à attaquer , la même promptitude à fuir & à revenir

au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattoient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pais hereditaires au pouvoir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son regne fit des mécontents: ses premieres démarches irritèrent le parti qui s'étoit opposé à son élection, & alienèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnnes, & ses frontieres de troupes Moscovites. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suede, & l'ira

ruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentiroient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au Roi de Suede; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regardèrent les Saxons & les Mofcovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien tôt voyant que le Roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lit

thuanie, celui des Princes Saphiea, & celui d'Oginski. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulieres degenerées en gerre civile. Le Roi de Suede, attacha les Princes Saphiea, Oginsky mal secouru par les Saxons, vit son parti presque aneanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent reduisoit à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne, étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui étoient dans la campagne, & subsistoient de rapines. Auguste ne venoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre preserit par les lois, elle n'étoit pas de dix huit mille. Non seulement elle étoit mal payée & mal armée; mais ses Generaux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il

n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Roiaume demandoient au Roi une Diète : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat presentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diète, où les actions des Rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aggraver la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Decembre de l'année 1701. Il s'aperçût bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormisky & leurs amis, le palatin Lecfinsky tresorier de la Couronne, & sur tout les partisans des Princes Sobiesky, étoient tous secretement attachés au Roi de Suede.

Le plus considerable de ces partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, étoit le Cardinal Rad-

jouffk
du R
te. C
& d'
tiere
amb
Mad
cess
fact
toit
che
soit
terr
jou
sem
bie
vo
&
jou
tin
mé
bi
ai
ce
en
p

J
S

jousky, Archevêque de Gnêne, Primat du Royaume, & Président de la Diète. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite ; entièrement gouverné par une femme ambitieuse que les Suedois appelloient Madame la Cardinalle, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître : il paroissoit irresolu lorsqu'il étoit le plus déterminé dans ses projets allant toujours à ses fins par des voiles qui y sembloient opposés. Le Roi Jean Sobiesky predecesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait Evêque de Uvarmie, & vice chancelier du Royaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi : cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de Primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son credit après la mort de Jean, pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le Trône ; mais le torrent

86 *Histoire de Charles XII.*

de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, pour donner la couronne au Prince de Conti, qui en effet fut élu. L'argent & les troupes de Saxe l'emportèrent bientôt sur l'éloquence de l'Abbé de Polignac. Le Primat ceda au parti qui couronna le Roi Auguste, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Pologne & son nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du Prince Jacques Sobieski, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement general des esprits contre le Roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat que le tems étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguste étoit hâ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution; cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembloit vouloir reconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde, & par la charité, pieges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi, Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand Duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diète; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le public. Des émissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des assemblées secretes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diète: elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il

n'appellât plus les Moscovites sur les frontieres , & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la Diète exigeoit de lui. La Ligue conclue secrettement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemans qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même dangereux voisin de la Pologne , ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé dont il esperoit de tirer quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites , qui y firent plus de mal que les Suedois , fuyant par tout devant le Vainqueur , & ravageant les Terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les Generaux Suedois , & ne trouvant plus rien à piller , ils s'en retournerent par troupes dans leur pais. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battuë à Riga , le Roi Auguste les envoya hiverner , & se recruter en Saxe , afin que ce Sacrifice ,

tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues : La Diète étoit partagée en presque autant de factions , qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice : mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en Public. La Diète ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais de bons conseils dans les troubles civils , parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diète se sépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Senateurs qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le Senat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des loix que rarement les Diètes infirment. Ce corps moins nombreux accoutumé aux affaires , fut bien moins

tumultueux , & décida plus vite.

Ils arrêterent qu'on envoyeroit au Roi de Suede^e l'ambassade proposée dans la Diète ; que la Pospolite monteroit à Cheval , & se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs reglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie , & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi , quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aimait mieux recevoir des loix dures de son Vainqueur que de ses sujets. Il se déterminait à demander la paix au Roi de Suede , & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Sénat , qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en reposa sur la Comtesse de Konismar Suedoise d'une grande naissance , à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté , étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus , comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été long tems à sa Cour,

Elle avoit un prétexte plausible d'aller
trouver ce Prince. Elle vint donc
au camp des Suedois en Lithuanie,
et s'adressa d'abord au Comte Piper,
qui lui promit trop legerement une au-
diance de son Maître. La Comtesse
parmi les perfections qui la rendoient
une des plus aimables personnes de
l'Europe, avoir le talent singulier de
parler des langues de plusieurs pais
qu'elle n'avoit jamais vû, avec au-
tre délicatesse que si elle y étoit née:
elle s'amusoit même quelque fois à
faire des vers François, qu'on eût pris
pour être d'une Personne née à Ver-
sailles. Elle en composa pour Charles
XII. que l'histoire ne doit point ob-
mettre. Elle introduisoit les Dieux de
la Fable qui tous louoient les difé-
rentes vertus de Charles. La piece fi-
nissoit ainsi :

Enfin chacun des Dieux discourant à sa
gloire,

Le plaçoit par avance au Temple de mé-
moire ;

Mais Venus ni Bacchus n'en disent pas un
mot.

Tant d'esprit & d'agrément étoient
perdus auprès d'un homme tel que le

Roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse, dès qu'elle l'aperçût. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval & s'en retourna dans l'instant : de sorte que la Comtesse de konismar ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le Roi de Pologne se jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Mariembourg ; l'une qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suede. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, " qu'on avoit résolu „ d'envoyer à Charles XII. une am-

bassad
d'acco
logne
le de
batro
dre d
les S
e les
Le P
u mo
autori
ellans
es, p
nent
recevo
re &
olié r
Passer
bellan
en p
dienc
voir
& ric
Al
lui d
de l
Gro
les
bâti

ambassade ; qu'il ne s'agissoit plus que d'accommoder le Roi avec la Pologne & la Suede : qu'il étoit inutile de payer une armée qui ne combatroit pas pour lui , sans l'ordre de la République , & que pour les Saxons , il ne lui conseilloit pas de les faire venir. “

Le Roi dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité Royale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles , pour sçavoir de lui , où , & comment Sa Majesté Suedoise voudroit recevoir l'ambassade du Roi son maître & de la République. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suedois pour ce Chambellan. Le Roi de Suede le fit mettre en prison , au lieu de lui donner audience , en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la République , & rien du Roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie , s'avança au-de-là de Grodno , ville connue en Europe par les Diètes qui s'y tiennent , mais mal bâtie , & plus mal fortifiée. .

A quelques milles par de-là Grodno il rencontra l'ambassade de la République : elle étoit composée de cinq Sénateurs. Le Vaivode Galesky, & le Comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée, mais qu'il crût nécessaire alors. Un Lieutenant general avec cent drabans à cheval, qui sont les Gardes du Roi de Suede, alla au devant des Ambassadeurs ; ils mirent pied-à-terre à cinquante pas de la tente Royale, & furent conduits entre deux haies de gardes sous les armes, jusqu'à une grande antichambre. Un Major general les introduisit de là dans une chambre assés vaste, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de Tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un Trône : il se leva & se découvrit à leur première révérence : ensuite le Roi & les Ambassadeurs s'étant couverts, le Vaivode parla le premier, le Comte de Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités ; ils ne prononcèrent pas une

seule fois le nom du Roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoyoit, & qui à son gré n'entroit pas dans ses vûes avec une soumission assés prompte, il leur fit dire par le Comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette Ville: sa marche fut precedée par un manifeste dont le Cardinal, & son parti inonderent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs interêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien diférens: mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Senat & par l'approche du Conquerant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être,

& qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Senateurs contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous les yeux-mêmes. Le peu qui lui étoient attachés, demeurèrent dans le silence. Enfin quand on aprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le Cardinal quitta Varsovie des premiers, la plupart précipiterent leur fuite ; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques, & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de Senateurs, qui représentoient encore le Senat. Quelques zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxones, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au de là
de

de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que six mille hommes seroient commandez par le grand General de la Pologne , & renvoyez immediatement après la paix. Quant aux armées de la République , ils lui en laisserent la disposition.

Après ce resultat le Roi quitta Varsovie , trop foible contre ses ennemis , & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite , & les armes qui n'étoient guères que de vains noms : il n'y avoit rien à esperer en L'ithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne reduite à peu de troupes , manquoit d'armes , de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée , irresolue , ou mal disposée , demeura dans ces terres. En vain le Roi autorisé par les loix de l'état , ordonna sur peine de la vie , à tous les gentils hommes de monter à cheval , & de le suivre. Il commençoit à devenir problematique , si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat , où la forme du gouvernement entières

98 *Histoire de Charles XII.*

ment absolue , ne lui laissoit pas craindre une desobéissance. Il avoit déjà mandé secrettement douze mille Saxons , qui s'avançoient avec précipitation. Il en fit encore venir huit mille ; qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France , & qu'il fut obligé de rapeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne , c'étoit revolter contre lui tous les esprits , & violer la loi faite par son parti même , qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit vainqueur on n'oseroit pas se plaindre ; & que s'il étoit vaincu , on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes.

Pendant que ces soldats arrivoient par troupes , & qu'il alloit de Palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée , le Roi de Suede arriva enfin devant Varsovie le 5 May 1702. A la premiere sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise , congédia la garde bourgeoise , établit des corps de gardes par tout , ordonna aux habitans de venir remettre

toutes leurs armes : mais content de les desarmer , & ne voulant pas les aigrir , il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme qui brûloit de consommer son ouvrage , prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractère , & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet : il lui fit entendre que le Roi de Suede paroissoit disposé à un accommodement raisonnable , & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser , c'est à dire , la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite , en y ajoutant la perfidie , courut incontinent voir le Roi de Suede , auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag , près de Varsovie , mais sans les ceremonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquerant vêtu d'un habit de gros drap bleu ,

avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son beau frere, le Comte Piper son premier Ministre, & plusieurs Officiers generaux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal; ils eurent ensemble debout une conference d'un quart d'heure, que Charles finit en disant tout haute Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'ayent élu un autre Roi: Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, le fit sçavoir aussitôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la necessité où l'on étoit de complaire le Vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son Trône par une bataille. Il épuise ses ressources pour cette grande décision. Toutes les troupes Saxonnnes étoient arrivées des frontieres de Saxe: la Noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encou-

rageoit lui même chacun de ces gentils-hommes à se souvenir de leurs fermens : Ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Suede. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 19. Juillet de cette année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt quatre mille hommes. Charles n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holstein qui commandoit la Cavalerie Suedoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de Canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort : on lui dit que oui : il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux ; il se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant

son cheval à toute bride , il s'élança au milieu des ennemis , à la tête de ses gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui même trois fois ses troupes à la charge ; mais l'ascendant des Suedois l'emporta. Charles gagna une victoire complete. Le camp ennemi , les drapeaux , l'artillerie , la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille , & marcha droit à Cracovie , poursuivant le Roi de Pologne qui fuyoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre , & prit le Château d'assaut. Ses soldats , les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire , ne maltraitèrent aucun bourgeois ; mais le Roi fit payer aux habitans la témérité de leur résistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien resolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la Ville,

son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il falut le rapporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussi tôt repandre dans la Pologne & dans l'Empire, que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crue quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin tous les ordres du Royaume déjà convoqués à Sandomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diète fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suede: mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçüe: tous ses membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain.

Le Cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au Roi Auguste, vint à la Diète de Lublin : il y baisa la main du Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la première partie du serment, & le Prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette Diète fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de Saphia, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle assemblée à

Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Generaux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanoûir dans les délais: que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie; que les combats qui se donnoient souvent dans ces provinces entre les Suedois & les Russes, n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa presence y seroit peut être bien tôt necessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur répondit: „ Quand je „ devrois rester ici cinquante ans, je „ n'en sortirai point que je n'aye dé- „ trôné le Roi de Pologne.

Il laissa l'assemb'ée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procedés dans les loix du Royaume, loix toujours équivoques, que chaque parti interprete à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de Cavalerie, & de

106 *Histoire de Charles XII.*

huit mille d'infanterie qu'il reçût de Suede , il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battuë à Clissau , & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que la chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses aproches , & se retiroit vers la Prusse au Nord Ouest de Varsovie. La riviere du Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passe à la nage à la tête de sa cavalerie ; son infanterie alla chercher un gué au dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultusk. Le General Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suede dans sa marche précipitée n'en avoit pas amené davantage . sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande , que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son aproche sans rendre de combat. Le General Stenau fit ferme un moment avec deux regimens : le moment d'après il fut lui même entraîné dans la fuite generale de son armée , qui se dispersa avant d'être vaincuë. Les Suedois ne firent pas mille prisonniers,

& ne tuerent pas six cent hommes ,
aïant plus de peine à les poursuivre ,
qu'à les défaire.

Auguste à qui il ne restoit plus que
les débris de ses Saxons battus de tous
côtés , se retira en hâte dans Thorn
ville de la prise royale , sur la Vis-
tule , laquelle est sous la protection
des Polonois. Charles se disposa aus-
si tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne
qui ne s'y crut pas en sûreté se retira
jusqu'en Saxe. Cependant Charles
dans tant de marches si vives , traver-
sant des rivières à la nage , & courant
avec son infanterie montée en croupe
derrière ses cavaliers , n'avoit peu ame-
ner de canon devant Thorn. Il lui fal-
lût attendre qu'il lui en vint de Suede
par mer.

En attendant il se posta à quelques
milles de la Ville : il s'avançoit souvent
trop près des remparts pour la recon-
noître. L'habit simple qu'il portoit
toujours , lui étoit dans ces dangeren-
ses promenades d'une utilité à laquelle
il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit
d'être remarqué , & d'être choisi par
les ennemis qui eussent tiré à sa person-
ne. Un jour s'étant avancé fort près

avec un de ses Generaux nommé Lieven qui étoit vêtu d'un habit décarlate galonné d'or, il craignoit que ce General ne fût trop aperçû, il lui ordonna de se mettre derriere lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir; dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le General mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulièrement, le réservoir à

l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme pretent dans toute la Pologne, car son grand Maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Généraux, répandus au Nord à l'Orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de l'empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes victorieuses.

Le Dannemarck lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demouroit dans le silence. L'électeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de Roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suede si près de ses Etats. Son grand-pere avoit été dépouillé de la plus belle partie de la Pomeranie par Gustave-Adolphe. Il n'avoit de sûreté pour le reste que la moderation de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brema dernier territoire des

110 *Histoire de Charles XII.*

anciennes conquêtes de la Suede , rempli de fortes garnisons , ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire Ainsî depuis l'Ocean Germaniques jusques assez près de l'embouchure du Boristhéne , ce qui fait la largeur de l'Europe , & jusqu'aux portes de Moscou , tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entiere. Ses vaisseaux maîtres de la Mer Baltique , étoient employés à transporter dans son païs les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au milieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde , & jouïssoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids ; puisque ces troupes victorieuses étoient païées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence general du Nord devant les armes de Charles XII. la Ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante Vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes , avec du canon & des munitions , pour achever le siége de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik Ville riche & libre , qui

jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques princes Allemans, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Comte de Steinbock un des Generaux Suedois assembla le Magistrat de la part du Roi, demanda le passage pour les troupes, & leur proposa de lui vendre de la poudre & quelques munitions. Le Magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le general Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la Ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle païa son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le Caron & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siege le 22. Septembre.

Rovel Gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps, il fut forcé de se rendre à discrétion. La

garnison fut faite prisonniere de guerre, & envoyée en Suede, Rovel fut présenté desarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occasion d'honorer le merite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la Ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le fondateur du vrai sistême du monde, ne lui servit de rien auprès d'un Vainqueur trop peu instruit de ces matieres, & qui ne sçavoit encore récompenser que la valeur. La Ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus de contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistulle, fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suedoises. Elle en fut plus severement punie que Dantzik. Charles y entra le 13. Décembre à la tête de quatre mille hommes la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetterent à genoux dans les rues, & lui demanderent misericorde

Il les fit tous desarmer , logea ses soldats chez les bourgeois ; ensuite aiant mandé le Magistrat , il exigea le jour même une contribution de deux cent soixante mille écus ; il y avoit dans la Ville deux cent pièces Canon & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détronement du Roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui , qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie , toujours sous le pretexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance , mais accompagné de trois mille soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque , & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'assemblée , *Auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne* On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La session de ce jour n'étoit pas encore finie , lorsqu'un courier du Roi de Suede , apporte une lettre de ce Monarque à l'assemblée. Le Cardinal ouvre la

114 *Histoire de Charles XII.*

lettre : elle contenoit un ordre en forme de priere , d'elire pour Roi le Prince Jacques Sobieski : on se disposa a obeir avec joie , & on fixa même le jour de l'élection. Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silésie , attendant avec impatience la Couronne qu'avoit portée son pere. Il en recevoit les complimens ; & quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté , en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le Prince Constantin l'un de ses freres : trente Cavaliers Saxons envoyez secrettement par le Roi Auguste , sortent tout à coup d'un bois voisin , rencontrent les deux Princes & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des Chevaux de relais , sur lesquels ils furent conduits à Lipsic où l'on les enferma étroitement. Ce coup déranga les mesures de Charles , du Cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue de têtes Couronnées , mit presque dans le même tems le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie , se reposant sur une garde avancée postée à quelque distan-

ce, lorsque le General Renschild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eût que le tems de monter à cheval lui onzième. Le General Renschild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fut jusqu'à Sandomir : le General Suedois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez-tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ses ressources étoient épuisées, tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suede victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper qui avoit dans l'esprit autant de politique, que son Maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII. de pren-

dre pour lui même la Couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un Royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de *défenseur de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa avoit fait en Suede, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la Noblesse & du Clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper, qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes: il ajouta en souriant: Vous étiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse-Royale qui appartient à la Pologne: il portoit de là sa vuë sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les puissances voisines. Le Prince Alexandre, frere des deux Sobiesky enlevé

en Silésie, vint lui demander vengeance, Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, & qu'il se ven-
geoit lui même. Mais impatient de
donner un Roi à la Pologne, il propo-
sa au Prince Alexandre de monter sur
le Trône dont la fortune s'opiniâtroit
à écarter son frere. Il ne s'attendoit
pas à un refus. Le Prince Alexandre
lui déclara, que rien ne pourroit ja-
mais l'engager à profiter du malheur
de son aîné. Le Roi de Suede, le Com-
te Piper, tous ses amis, & sur tout le
jeune Palatin de Posnanie Stanislas
Lecfinsky, le presserent d'accepter la
Couronne. Il fut inébranlable; les
Princes voisins apprirent avec étonne-
ment ce refus inouï, & ne sçavoient
qui ils devoient admirer davantage,
ou un Roi de Suede qui à l'âge de
vingt-deux ans donnoit la couronne
de Pologne, ou le Prince Alexandre
qui la refusoit.

Fin du second Livre.

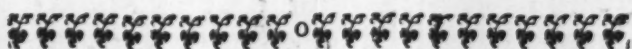
ARGUMENT

du troisiéme Livre.

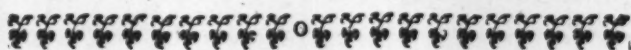
Stanislas Lecfinsky élu
 Roi de Pologne : Mort
 du Cardinal Primat : belle
 retraite du Général Shul-
 lembourg : exploits du
 Czar : fondation de Peters-
 bourg : bataille de Frauen-
 stad : Charles entre en Sa-
 xe : paix d'Alrandstad :
 Auguste abdique la Cou-
 ronne, & la cede à Stanif-
 las. Le general Patkul Ple-
 nipotentiaire du Czar, est
 roué & écartelé. Charles
 reçoit en Saxe des Ambaf-
 sadeurs de tous les Princes:
 il va seul à Dresde voir
 Auguste avant de partir.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE TROISIEME.



DANS ces conjectures le jeune Stanislas Lecfinsky, étoit alors député de l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au Roi de Suede de plusieurs differens survenus dans le tems de l'enlèvement du Prince Jacques. Stanislas avoit une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de

probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand & qui donne le plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La Sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles XII. Ce prince se connoissoit en hommes; il avoit réussi dans le choix qu'il avoit fait de ses Généraux & de ses Ministres. Il prolongea exprès la conférence pour mieux sonder le génie de jeune Député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Lecfinsky; il scût qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat, liberal, adoré de ses vassaux; & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis dans un tems où l'on ne connoissoit de liaisons que celles
de

de l'interêt & de la faction.

Ce caractère qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien , le déterminâ entièrement. Il ne prit conseil de personne ; & sans aucune intrigue , sans même aucune délibération publique il dit à deux de ces Généraux , en montrant Lecsincky : Voilà le Roi qu'auroient les Polonois.

La résolution étoit prise , & Stanislas n'en sçavoit rien encore , quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prelat étoit Roi dans l'interregne , & vouloit prolonger son autorité passagere : Charles lui demanda quel homme il croyoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois , dit le Cardinal. Le premier est le Prince Sapieha ; mais son humeur impetueuse , cruelle , & despotique ne convient point à un peuple libre. Le second est Lubormisky , grand General de la Couronne ; mais il est trop vieux , & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisième est le Palatin de Posnanie , plus digne du trône que les deux autres , si son peu d'expérience ne le rendoit pas inhabile à gouverner.

ner une nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux même qu'il proposoit, & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être dignes. Le Roi de Suede finit la conversation en lui disant, que Stanislas Lecinski seroit sur le trône.

A peine le Cardinal seroit d'auprès du Roi, qu'il reçoit un courrier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il apprend par les lettres qu'elle lui envoie, qu'elle veut marier sa fille au fils de Lubormisky, & le conjure de tout employer auprès du Roi, pour donner la couronne de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormisky des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épousa toute son adresse pour amener le Roi de Suede insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassoit : Il essaya de le détourner sur tout du choix de Stanislas : Mais qu'avez-vous, dit le Roi à alléguer contre lui ? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, il est à peu près de mon âge ; tourna le dos au Prélat, & aussi tôt envoya

le Comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours ; & qu'il falloit élire Stanislas Lecfinsky.

Le Comte de Hoorn arriva le 7. de Juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit redonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie : alors il falut se taire. Tout ce que peut faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection, il se réduisit à la neutralité, sans vouloir seconder ni traverser la resolution du Roi de Suede, se ménageant encore entre Auguste & Stanislas, & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au colo, champ destiné pour cette ceremonie ; l'Evêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du Cardinal primat. Il arriva suivi de

plusieurs Castellans & d'une foule de Gentilshommes du parti. Le Roi de Suede s'étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le Comte de Hoorn & deux autres officiers Generaux assistoient publiquement à cette solemnité, comme Ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la Republique. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'Evêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la Diète *Stanislas* élu Roi de Pologne : Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat* ; tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des oposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentez de l'élection. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçût comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un

Roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité , on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas : il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre ; un orage venoit de le mettre sur le trône , un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquérir la moitié de son nouveau Royaume , & à s'affermir dans l'autre : traité de souverain à Varsovie , & de rebelle à Sandomir , il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit aussi tôt de Varsovie pour aller achever la Conquête de Pologne. Il avoit donné le rendez-vous à son armée devant Leopold , capitale du grand Palatinat de Russie , place importante par elle-même , & plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendrait quinze jours à cause des fortifications que le Roi Auguste y avoit faites. Le Conquerant l'investit le 5. Septembre , & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut

passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la Ville ne se débanderent point pour courir au pillage , malgré le bruit des trésors qui étoient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui étoit de la Garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le Roi fit publier à son de trompe , que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au Roi Auguste ou à ses adhérens , les apportassent eux mêmes avant la fin du jour , sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent desobéir : on apporta au Roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé , de vaisselle , & de choses précieuses.

Le commencement du regne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa presence , l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui , sa mere , sa femme , & ses deux filles , dont l'une alors âgée seulement d'un an , a été depuis Reine de France. Le Cardinal Primat ,

l'Evêque de Posnanie , & quelques grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par fix mille Polonnois de l'armée de la Couronne , depuis peu passées à son service ; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le General Hoorn , Gouverneur de la Ville , n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cens Suedois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde , & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste , qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais General ait faites , ayant donné le change au Roi de Suede , venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très mal fortifiée , les troupes Polonoises qui la défendoient , peu seures : Auguste avoit des intelligences dans la Ville : si Stanislas demouroit , il étoit perdu. Il renvoïa sa famille en Posnanie sous la garde des

troupes Polonoises, auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontieres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins differens. Le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir, une maladie dange-reuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escoltoit sa famille. On envoia en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le general Hoorn qui étoit gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suede, il demeura avec ses quinze ces Suedois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le soldat. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederés, tous leurs

biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette revolution passagere , c'est qu'un Nonce du Pape qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel , avoit depuis très long tems établi en Pologne une espece de juridiction , à la tête de laquelle est le Nonce du Pape: ces Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables , pour étendre leur pouvoir reveré par la multitude , mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribués le droit de juger toutes les causes des Ecclesiastiques , & avoient sur tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives , dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728.

où l'on vient de retrancher ces abus ; qui ne sont jamais reformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste bien aisé de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance , & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems , remit le Prelat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vû piller sa maison , fut porté par des soldats chez le ministre Italien , & envoyé en Saxe où il mourut. Le comte de Hoorn essuya dans le château où il étoit enfermé , le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable , il fut forcé de battre la chamade , & resta prisonnier de Guerre avec ses quinze cens Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eût le Roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune , contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le comte de Hoorn relâché sur sa parole , vint à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au Roi de Suede de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru

Varsovie. Consolez vous , mon pauvre comte , lui dit le Roi ; il faut bien laisser quelque chose à faire au Roi Auguste pour l'amuser ; sans cela il s'ennuyeroit de nous avoir si long-tems chez lui : mais croïez - moi , il ne jouïra pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenter Auguste, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrâce ; des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vû de guerres , des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du Roi de Suede.

Ce conquérant accompagné du Roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit par tout devant lui. Les Villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plutôt que faire la guerre , & se plain-

gnoit de ne point acheter la victoire;

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de Shullembourg, general très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre; il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie, pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contre-marches il se trouva près de Punitz dans le Palatinat de Pologne, croiant que le Roi de Suede & le Roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille cavaliers, & plus de huit mille fantassins: il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suede, & contre la crainte

naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu malgré l'avis des Generaux Allemans , que l'infanterie pouvoit resister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Generaux Suedois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré : le premier & le second rang mit un genou en terre : il étoit armé de piques & de fusils ; les soldats extrêmement serrés presentoient aux chevaux des ennemis une espede de rempart hérissé de piques & de bayonnettes : la seconde ligne un peu courbée sur les épaules de la premiere, tiroit par dessus, & la troisième debout faisoit feu en même tems derrière les deux autres. Les Suedois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler ; les coups de fusil, de pique & de bayonnette effaroucherent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suedois n'attaquerent qu'en desordre, & les Sax

xons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie , l'armée de Shullembourg étoit détruite sans ressource. Ce General ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suede qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre , ni aucun de ses Generaux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins , interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg céda enfin , mais ses troupes ne furent pas rompuës. Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite Ville du Gurau , à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit il à respirer dans cet endroit , que les deux Rois paroissent tout à coup derrière lui .

Au de là de Gurau , en tirant vers

le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le General Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suedois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la Cavalerie Suedoise. au sortir de ce bois coule la riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Shullembourg avoit envoyé en diligence rassembler des batteaux, il fait passer la riviere à sa troupe qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais General ne s'étoit retiré avec tant d'art, & jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La reputation de Shullembourg dépendoit d'échaper au Roi de Suede, le Roi de son côté croyoit sa gloire interessée à prendre Shullembourg. & le reste de son armée ; il ne perdit point de tems, il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviere de Parts, & le grand Fleuve de l'Oder.

136 *Histoire de Charles XII.*

qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroissoit inévitable : il essaya encore de se tirer de cette extrémité par un de ses coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin qu'il remplit de grenadiers étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arrière garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve; mais dès la veille il avoit commandé des radeaux. Charles arrive attaque aussi tôt le moulin persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur General. Cependant les radeaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite.

te , dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullembourg n'étoit guères utile au Roi Auguste. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe , & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde , craignant déjà , non sans raison. pour la capitale de ses Etats hereditaires.

Charles XII. voyoit la Pologne soumise ; ses Generaux à son exemple venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites , qui depuis la grande Bataille de Narva ne se monstroient plus que par pelotons , & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent , qui fuient , & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où le trouvoient les Suedois , ils se croyoient sûrs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire

à Varsovie , & qui l'en avoit chassé , l'y rapella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit , Une Diète y fut convoquée , tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eût que la cour de Rome seule qui la traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste , qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône , contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique. Clement XI. alors Pape, envoya des brefs à tous les Prélats de Pologne , & sur tout au Cardinal Primat , par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas , & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzick , étoit soupçonné d'avoir fait lui même venir ces Brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses mains. Si ces brefs parvenoit aux Evêques qui étoient à Varsovie , il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse , & que la plupart ne s'en prévalussent pour se

rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçût secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm ; ce Prélat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle piece. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son General. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférentiellement à ceux du General des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la Ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suede, par lequel il étoit défendu à tous Ecclesiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la Ville.

140 *Histoire de Charles XII.*

Il prenoit sur lui ces petites severités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avènement, Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes veritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse legitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit un bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de

Jours après, laissant son païs dans une confusion affreuse ; & comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la Ville de Varsovie malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Lecfinsky, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine par les mains de l'Archevêque de Leopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la ceremonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler ; que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats hereditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui non-seulement il commen-

142 *Histoire de Charles XII*

soit à être grand homme de guerre ; mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissoit dans ses troupes ; il avoit de bons ingénieurs ; une artillerie bien servie ; beaucoup de bons Officiers : il savoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques uns de ses Généraux avoient appris & à bien combattre , & selon le besoin , à ne combattre pas : bien plus , il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie , & de l'absence du Roi de Suède , il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège régulier ; & après avoir empêché qu'il ne fût secouruë par mer & par terre. Les soldats maîtres de la Ville coururent au pillage : ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le desordre & le massacre , il arracha lui même des femmes des mains des soldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On

montre encore à Narva dans l'Hôtel de Ville , la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux Citoyens qui s'y rassemblèrent. “ Ce „ n'est point du sang des habitans que „ cette épée est teinte , mais de celui „ des Moscovites , que j'ai répandu „ pour sauver vos vies. „

Le Czar alpiroit à plus qu'à détruire des Villes. Il en fendoit une alors peu loin de Narva même , au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la Ville de Petersbourg , dont il fit depuis sa résidence , & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie , dans une Isle marécageuse , autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui même traça le plan de la Ville , de la forteresse , du port , des quais qui l'embelissent , & des forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & deserte , qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court Eté de ces climats ; & dans l'Hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans roui

te & des marais profonds ; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours , fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avoit rassemblés de toutes les extremités de ses Etats. Les païsans du royaume d'Astracan , & ceux qui habitent les frontieres de la Chine , furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins , secher des marais , élever des digues avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un païs qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages ni la stérilité du terrain , ni l'ignorance des ouvriers , ni la mortalité même qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens , ne lui firent point changer de résolution. Il est difficile de prévoir si cette colonie subsistera long-tems ; mais la postérité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la nature , le génie des peuples , & une guerre malheureuse , y apportoient. Petersbourg étoit déjà une ville en

1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit des étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les generaux Suedois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendoit toujours la main au Roi Auguste qui perdoit les siens ; il lui persuada par le general Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du general Shullembourg que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettoit sa derniere esperance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une

armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leurs Païs aux troupes Moscovites. Il fut resolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi Auguste institua l'ordre de l'Aigle blanche, foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une maniere extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit il parti que le Roi Auguste ordonna que Patkul fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en aparence contre ses interêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet événement. Patkul proscrit en Suede pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie , avoit été General du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du General Fleming , favori du Roi , plus impérieux & plus vif que lui , il avoit passé au service du Czar , dont il étoit alors General & Ambassadeur auprès d'Auguste : c'étoit un esprit penetrant ; il avoit démêlé que les vûes de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de préposer la paix au Roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma aussi tôt le dessein de les prévenir , & de menager un accommodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier évanta son projet , & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître : mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisés en plusieurs petites

corps , brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas , de l'autre Shullembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suedois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquèrent les corps separez des Moscovites , l'un après l'autre , mais si vivement , qu'un general Moscovite étoit battu avant qu'il scût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le Vainqueur ; s'il se trouvoit une riviere entre les ennemis & lui , Charles XII & ses Suedois la passoient à la nage : Un parti Suedois prit le bagage d'Auguste , où il y avoit deux cent mille écus d'argent monnoyé : Stanislas saisit huit cent mille ducats appartenans au Prince Menzikof General Moscovite. Charles à la tête de sa Cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt-quatre heures , chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantez & reduits à un petit nombre fuyoient en desordre au delà du Boristène.

Tandis que Charles chassoit devant

lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie , Shullembourg repassa enfin l'Oder , & vint à tête de vingt mille hommes presenter la bataille au grand Maréchal Renschild , qui passoit pour le meilleur General de Charles XII. & que l'on apeloit le Parménion de l'Alexandre du Nord.

Ces deux illustres Generaux qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres , se rencontrèrent assez près de Punits dans un lieu nommé Fravenstad , territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renschild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux escadrons qui faisoient en tout près de dix mille hommes : Shullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long tems disciplinés en Saxe , sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris ; qui joignoient la férocité Russe à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 12. Février 1706. mais ce même General Shullembourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fore

tune du Roi de Suede , succomba soit celle du General Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistèrent pas un moment, les Moscovites jetterent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois , l'épouvante fut si subite, & le desordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargez qu'on avoit jettez à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte , plus complete & plus honteuse ; & cependant jamais General n'avoit fait une si belle disposition que Shullembourg , de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suedois , qui virént en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de François : ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hocsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste , qui en avoit fait un régiment de dragons , & en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à

la premiere ou plutôt à la seule charge des Suedois ; le regiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demandèrent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée singuliere qui les reservoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais Renschild les fit massacrer inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes , & pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût sçu que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie aprit cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il en reçût fut troublée par un peu de jalousie : il ne put s'empêcher de dire : *Richild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources ; il ne lui restoit plus que Cracovie , où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites , deux de Saxons , & quelques troupes de l'armée de la Couronne , par lesquelles même il craignoit d'être livré au Vainqueur : mais

152 *Histoire de Charles XII.*

son malheur fut au comble , quand il scût que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diète de Ratisbonne qui représente l'Empire , mais dont les résolutions souvent aussi infructueuses que solennelles , déclara le Roi de Suede ennemi de l'empire , s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée : cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son aproche les villages furent deserts ; les habitans fuyoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague : il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit , seroient traitez comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on scavoit n'avoir jamais manqué à sa parole , fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Alranstad près de la campagne de Lutzen , champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave.

Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eût conduit sur le lieu : „ J'ai tâché , dit-il , de vivre comme lui , „ Dieu m'acordera peut-être un jour „ une mort aussi glorieuse. „

De ce camp , il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler , & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eût en son pouvoir , & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la taxa à six cent vingt cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution , les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suedois , deux livres de viande , deux livres de pain , deux pots de bière , & quatre sols par jour , avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées , le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison , que chaque hôte chez qui les soldats logeroient , donneroit des certificats tous les mois de leur conduite , faute de quoi le soldat n'auroit point sa paie.

154 *Histoire de Charles XII.*

Des inspecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient soin de dédommager les hôtes , & de punir les coupables.

On sçait sous quelle discipline severe vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut , avant d'en avoir la permission ; qu'elles alloient même au pillage avec ordre , & le quittoient au premier signal. Le Suedois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent : contradictions qui seroient impossibles à concilier , si l'on ne sçavoit combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelques fois de leurs droits : & que les vaincus ne prissent les plus legeres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près, de Lipsic , un paysan Saxon vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice

d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il d'un visage severe, que vous avez volé cet homme ? Sire, dit le Soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de sa main au paysan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au Roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Lispic se tint comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sûreté entière ; on ne vit pas un soldat Suedois dans la foire : on eût dit que l'armée du Roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stokolm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Royaume & de son électorat, écrivit enfin une

156 *Histoire de Charles XII.*

lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec Monsieur Fisten referendaire du Conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, & son blanc signé ; *Allez*, leur dit il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & Chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au Vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arriverent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une audience secreete. Le Roi lût la lettre. „ Messieurs, dit il „ aux Plénipotentiaires, vous aurez „ dans un moment ma réponse. „ il se retira aussi tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien,

1^o Qu'il renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2^o Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3^o Qu'il renvoie avec honneur en son camp les Princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.

4^o Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce papier au Comte Piper; le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suede. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinua-

tions , sinon : Telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe , la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable , & de traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff generalissime des armées Moscovites , vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non seulement il ne souhaitoit plus ses secours , mais que même il les craignoit ; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince Menzikoff , il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voyoit en même tems détrôné par son ennemi , & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate , l'armée se trouva en présence d'un des généraux Suédois nommé Maderfeld , qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish , près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Men-

z'koff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers pretextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui , il avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Maderfeld , & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les négociations , & la perdre , c'étoit creuser l'abîme où il étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au General ennemi , pour lui donner part du secret de la paix , & l'avertir de se retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le general Maderfeld crut qu'on lui tendoit un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire que le Roi Auguste remporta presque malgré lui , fut complete il entra triomphant au milieu de la mauvaise fortune dans Varsovie , autrefois sa capitale , ville alors démantelée & ruinée , prête à recevoir le vainqueur tel

qu'il fût , & à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité , & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suede avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suedoise , jusqu'alors invincible , que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe , son pays hereditaire , déjà épuisée d'argent & d'hommes , seroit ravagée également par les Moscovites & par les Suedois ; que l'empire occupé de la guerre contre la France , ne pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans argent & sans amis , il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suede. Cette loi ne devient que plus dure quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colere & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre , le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse , ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie , lorsque Finstén , l'un de ses Plénipotentiaires , arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita , mais il signa , & partit pour la Saxe , dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suede , & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons , & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé Gunterdsdorf au quartier du Comte Piper , sans aucune cérémonie. Charles XII. étoit en grosses bottes , ayant pour cravate un taseras noir au tour du col : son habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drap bleu , avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva , & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur cet étrange habillement & sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au Roi Auguste , qu'il ne les avoit quittées depuis six ans que pour se cou-

cher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois , dont l'un ôtoit une couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un air de complaisance , & de satisfaction , que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires sçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste : mais loin de relâcher de ses demandes , il en fit encore de plus dures ; il voulut que le Roi Electeur , non seulement envoiât à Stanislas les Pierreries & les archives de la Couronne ; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de félicitation sur son avènement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans différer le Général Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE.

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede , je ne puis m'empêcher de féliciter Votre Majesté sur son avènement à la Couronne , quoi-

Roi de Suede Liv. III. 163

que peut être le traité avantageux que le Roi de Suede vient de conclure pour V^{otre} Majesté, m'eût dû dispenser de ce commerce ; toutefois je félicite V^{otre} Majesté, priant Dieu que vos sujets vous soient plus fideles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

A Lipsic 8. Avril 1707.

Stanislas répondit :

MONSIEUR ET FRERE,

La correspondance de V^{otre} Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au Roi de Suede : je suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avènement ; j'espere que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidelité, puisque j'observerai les loix du Royanme.

STANISLAS, Roi de Pologne.

Le Roi Stanislas vint lui même à Lipsic : il y rencontra un jour le Roi Auguste ; mais ces Princes se saluèrent sans se parler. C'étoit le comble du

164 *Histoire de Charles XII.*

triomphe de Charles XII. de voir dans sa Cour deux Rois , dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armées.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de magistrature de ne plus le qualifier Roi de Pologne , & qu'il fit effacer des Prieres publiques , ; ce titre auquel il renonçoit. Il eût moins de peine à élargir les Sobiesky : ces Princes au sortir de leur prison refuserent de le voir ; mais le sacrifice de Parkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme son ambassadeur ; de l'autre le Roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Parkul étoit alors enfermé dans le château de Konisting en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoises : mais auparavant il envoya au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Parkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sçachant que Parkul étoit

très riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandeز pour saisir le prisonnier arriverent, & le livrerent immédiatement à quatre Capitaines Suedois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier general d'Alraſſad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse Chaîne de fer. De là il fut conduit à caſimir.

Charles oubliant que Parkul étoit ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du suplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant pas soutenu par la gloire, ni par la colere, uniques sources de l'intrepidité des hommes, répandit

un torrent de larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'Enfilden, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le tems-même qu'on le livra au suplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assurer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eût conduit au lieu du suplice, & qu'il vit les rouës & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se rejetta dans les bras du Ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suedois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

„ On fait sçavoir que l'ordre très-
„ exprès de Sa Majesté, nôtre Seigneur
„ très clément, & que cet homme
„ qui est traître à sa patrie, soit roué
„ & écartelé pour reparation de ses
„ crimes, & pour l'exemple des au-
„ tres. Que chacun se donne de garde
„ de la trahison, & serve son Roi fi-
„ dèlement. “ A ces mots de *Prince*
très-clément. Quelle clémence, dit

Parkul, & à ceux de *traître à la Patrie*. Helas, dit il, je l'ai trop bien servie. Il reçoit seize coups, & souffrit le suplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinauld Parkul, Ambassadeur & Général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet revolté contre son Roi, disoient qu'il avoit mérité la mort; ceux qui le regardoient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des privilèges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelloient le martyr de la liberté de son Païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suede élevé dans les principes du Despotisme, crût n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ces membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces té-

moignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette , en présence de l'Envoié de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre ; Voilà , lui dit il simplement les membres de Parkul , sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire , & sans que personne de ceux qui étoient presens , osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au General Fléming , favori , & depuis premier Ministre du Roi Auguste. Fléming étoit né dans la Poméranie Suedoise ; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'Electeur de Saxe , Charles le regardoit toujours comme son sujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fléming qui voïoit son maître hors d'état de rien refuser , prit le parti de se retirer en Prusse. De-là il écrivit au Roi Stanislas , avec lequel il avoit été lié en Pologne ; pour le supplier d'obtenir du Roi de Suede qu'il cessât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur ; il
réitéra

réitera ses prieres huit jours de suite , sans pouvoir rien obtenir : enfin il se jeta presque aux pieds de Charles , qui lui dit : Mon Frere , vous le voulez , je vous donne sa vie ; mais souvenez vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Fléming servit depuis son Maître contre le Roi Stanislas , beaucoup trop au delà de son devoir.

Environ ce tems là un Livonien nommé Paikel , Officier dans les troupes Saxonnnes , fait prisonnier les armes à la main , venoit d'être jugé à mort à Stokolm par Arrêt du Senat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de supplices dans le même cas , faisoit trop voir que Charles en faisant périr Paikul d'une mort si cruelle , avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit , Paikel après sa condamnation , fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison , en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile , soit

qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable ; on porta à la monnoye de Stoklm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au Senat un raport si juridique, & qui parut si important, que la Reine ayeule de Charles ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stoklm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eût quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le Roi Auguste qui en fut informé dit ; Je ne m'étonne pas que le Roi de Suede ait tant d'indifference pour la pierre Philosophale : il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eût appris l'étrange paix que le Roi Auguste, malgré leurs traités, avoit conclue à Altranstæd ; & que Parzul son Ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au Roi de Suede au mépris des lois des na-

tions, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats généraux des Provinces Unies : il apeloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les têtes couronnées ; il les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Alransstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Paikul, il n'y eût pas une puissance qui interposât ses bons Offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de represailles envers les Officiers Suedois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir ; Levenhaup, general du Roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un país sans forteresses & pleins de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'Empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes, il les separe en plusieurs corps & marche avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avoit point de Garnison Suedoise. Toutes les Villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la paix d'Alranstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés : on y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois sans qu'on eût pû dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Leopold, le Czar lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune, où ils étoient du Roi de Suede, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemands. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités ; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Generaux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Ca-

li h : les Officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans la nouvelle ville de Petersbourg , où les arts fleurissoient à mesure qu'il aprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion , la multiplicité des factions , les ravages continuels en Pologne , empêcherent la Diète de Leopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit ; l'Assemblée se contenta de ne reconnoître , ni Auguste qui avoit abdiqué , ni Stanislas élu malgré eux : mais ils ne furent ni assez unis , ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles , le parti des Princes Saphiea , celui d'Oginskiy , ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste , les nouveaux sujets de Stanislas , se faisoient la guerre , pilloient les terres les uns des autres , & achevoient la ruine de leur pays.

Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis ; on ne voyoit que des villes en cendre, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Alranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le General Renchild ; seize regimens Suedois, & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître paisiblement. il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que

176 *Histoire de Charles XII.*

ses troupes avoient desolé , se retira en Lituanie , où étoit le rendez vous de ses corps d'armée , & où il devoit établir des magasins. Cette retraite laissa le Roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats , étoit le comte Siniausky , grand General de la Couronne , de la nomination du Roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition , étoit à la tête d'un tiers parti : il ne reconnoissoit ni Auguste , ni Stanislas , & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même , il se contentoit d'être chef de parti , ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres , n'avoient guères d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignoient ces brigandages , ou qui en souffroient , se donnerent bientôt à Stanislas , dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suede recevoit alors dans son camp d'Alranstad , les Ambassadeurs de presque tous les Prin-

ces d
le sup
pire
qu'il
pereu
du p
à la
d'Au
deur
Mal
Rei
hor
qu'
qu'
me
le
pa
ci
to
P
c
I

ces de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur: le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs, vint le fameux Jean Duc de Malbouroug, de la part d'Anne, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégué de Ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile Négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des Etats généraux, Bagel, homme d'un très grand mérite; que plus d'une fois les Etats généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Malbouroug devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le Prince Eugene, compagnon de ses victoires, & avec Heusius grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur; qu'il étoit sollicité secretement par les François, & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliés. Mais le Duc de Malbourn ne croïoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Lipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secretement, non pas au Comte Piper premier Ministre, mais au Baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Goerts que le dessein des Alliés étoit de proposer bien tôt au Roi de

Sued
fois
ainsi
la re
Roi
avoi
enn
pub
fra
po
qu
la
u
q
l
f

Suede d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'esperance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi , & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eût son audience publique à Lipsic.

En abordant le Roi , il lui dit en françois , qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à sçavoir dans l'art de la guerre. Puis il eût en particulier une audience d'une heure , dans laquelle le Roi parloit en allemand & le Duc en françois. Celui ci qui ne se hâtoit jamais de faire les propositions , & qui avoit par une longue habitude aquis l'art de démêler les hommes , & de penetrer les rapports qui sont entre leurs plus secretes pensées , & leurs actions , leurs gestes , leurs discours , étudia attentivement le Roi , en lui parlant de guerre en general. Il crût apercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France ; il remarque qu'il se plaisoit de parler des conquêtes des Allez. Il lui prononça le nom du Czar ,

& vit que les yeux du Roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la moderation de cette conférence. Il aperçût de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallût pas d'avantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suede & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince résistoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir pénétré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de negociations s'achevent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crût dans toute l'Europe que le Duc de Malbouroug n'avoit réussi auprès du Roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper; & la memoire de ce Suedois en est restée flétrie jusqu'au-

jour d'hui. Pour moi qui ai remonté
autant qu'il m'a été possible à la source
de ce bruit, j'ai sçu que Piper avoit
reçu un présent mediocre de l'Em-
pereur par les mains du Comte de
Uvratislau, avec le consentement du
Roi son maître, & rien du Duc de
Malbouroug. De plus, le Comte Pi-
per qui sentoît qu'on pourroit lui im-
puter un jour les démarches de son
Roi si elles devenoient malheureuses,
envoia au Senat de Suede son avis ca-
cheté pour être ouvert après sa mort.
Cet avis étoit que Charles devoit af-
fermir en Pologne le trône de Sta-
nislus, & accepter ensuite la média-
tion entre la France & les Alliés,
avant d'aller s'engager dans la Mosco-
vie. Il est vrai que Piper pouvoit en
même tems conseiller à son maître
cette expedition dangereuse, & vou-
loir s'en disculper devant la posterité;
mais aussi il est certain que Charles
étoit inflexible dans le dessein d'aller
détrôner l'Empereur des Russes, qu'il
ne recevoit alors conseil de personne,
& qu'il n'avoit pas besoin des avis du
Comte Piper pour prendre de Pierre
Alexiovits une vengeance qu'il cher-

182 *Histoire de Charles XII.*

choit depuis si long tems.

Enfin ce qui acheve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-tems après à sa memoire par Charles XII. qui aiant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stokolm, & lui ordonna à ses dépens des obseques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croioit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Comte Zobor Chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le Roi de Suede en presence de l'Ambassadeur Suedois à Vienne, l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le Roi de Suede ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoia

après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus , contre toutes les Loix des Nations , qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moscovites , qui ayant échapé à ses armes , avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentit à cette étrange demande ; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins , ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Sillésie, Province appartenante à la maison d'Autriche , non à l'Empire. Il voulût que l'Empereur leur accordât des liberrés & des privileges établis à la verité par les Traités de Uvestphalie , mais éteints , ou du moins eludés par ceux de Rissvik. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux , plia encore , & accorda tout ce qu'on voulût. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises que les Catholiques furent obligés de leur ceder par ce Traité , mais beaucoup de ces

concessions , que leur assuroit la fortune du Roi de Suede , leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées , & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'apelloit Joseph : il étoit fils aîné de Leopold , & frere du sage Empereur : Charles VI. qui lui succéda depuis. L'internonce du Pape qui résidoit alors auprès de Joseph , lui fit des reproches fort vifs , de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre Religion à ceux des Hérétiques. Vous êtes bien - heureux , lui répondit l'Empereur en riant , que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car s'il l'avoit voulu , je ne sçai pas ce que j'aurois fait.

Le Comte Uvratislau , son Ambassadeur auprès de Charles XII. apporta à Lipsic le traité en faveur des Siliens , signé de la main de son maître. Alors Charles dit , qu'il étoit content , & qu'il étoit le meilleur ami de L'Empereur. Cependant il ne vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pu. Il re-

gardeoit avec mépris la foiblesse de cette Cour , qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable , est toujours en défiance de l'autre , & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations : cependant il songeoit à se venger d'elle. Il dit au Comte de Vvratislau , que les Suedois avoient autrefois subjugué Rome , & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effers que la Reine Catherine avoit laissez à Rome. On ne sçait jusqu'où ce jeune Conquerant eût porté ses ressentimens & ses armes , si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible : il avoit même envoyé secrettement plusieurs Officiers en Asie , & jusques dans l'Egipste , pour lever le plan des Villes , & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût peu renverser l'Empire des Persans & des Turcs , & passer ensuite en Italie , c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre , aussi guerrier , aussi entreprenant , plus infatigable , plus robuste & plus vertueux ; & les Suedois valoient peut être mieux que les

186 *Histoire de Charles XII.*

Macedoniens : mais de pareils projets qui sont traitez de divins quand ils reussissent, ne sont regardés que comme de chimeres quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultez étant aplanies ; toutes les volontez executées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les delices de la Saxe où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne sçavoient point encore où le Roi vouloit le mener ; on se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son dé-

part à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Lipsic.. il s'arrêta un moment à ce mot ; & de peur que le Maréchal des logis ne put rien deviner de ses projets , il ajouta en riant , jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes , à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosse lettres , *Route de Lipsic à Stokolm* , La plupart des Suedois n'aspirant qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „ Monsieur le Maréchal , „ dit il , je vois bien où vous voudriez „ me mener ; mais nous ne retourner „ rons pas à Stokolm si tôt. „

L'armée étoit déjà en marche , & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête , courant toujours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant les gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques Officiers s'avancèrent à bride abatuë , pour savoir où il pouvoit être. On courut de tous côtez ; on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans l'armée : on fait alte ; les Généraux s'as-

188 *Histoire de Charles XII.*

sembler : on étoit déjà dans la confusion : on aprit enfin d'un Saxon qui passoit , ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant , si près de Dresde , d'aller rendre une visite au Roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la Ville , suivi de trois ou quatre Officiers généraux , & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusques dans l'appartement de l'Electeur avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la Ville. Le General Fléming ayant vû de loin le Roi de Suede , n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du ministre : il en parloit à Auguste : mais Charles entra tout botté dans la chambre , avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors , & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami , ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir , un Livonien

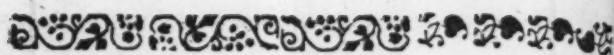
proscrit en Suede , qui servoit dans les troupes de Saxe , crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace , il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles ; bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette legere condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne , & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suede , & s'entretenoit avec Hord general Suedois. Je crois lui dit-il en souriant , que vôtre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas , repartit le General Gord , il vous refusera plutôt ici que par tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans , la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniere à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite , il embrassa le Roi Auguste , & partit. Il trouva en rejoignant son armée tous ses Generaux assemblez en conseil de guerre ; il leur en demanda la cause. Le General Renschild lui dit

290 *Histoire de Charles XII.*

qu'il comptoit assieger Dresde en cas
qu'on eût retenu Sa Majesté prison-
niere. Bon, dit le Roi, on n'oseroit
on n'oseroit. Le lendemain, sur la nou-
velle qu'on reçût que le Roi Auguste
tenoit conseil extraordinaire à Dresde,
vous verrez, dit Renschild, qu'ils dé-
liberent sur ce qu'ils devoient faire hen

Fin du troisieme Livre.

n en
son-
eroir
nou-
uste
fde;
de-
hen



ARGUMENT

du quatriéme Livre.

Charles quitte la Saxe :
 poursuit le Czar : s'en-
 fonce dans l'Ukraine : ses per-
 tes, sa blessure : bataille de
 Pultava, suites de cette ba-
 taille. Charles réduit à fuir
 en Turquie : sa reception en
 Bessarabie.

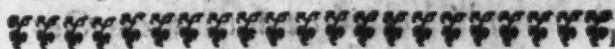
HISTOIRE



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE QUATRIÈME.



CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'Or & d'Argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant, non seulement tous les

Tome I.

I

regimens étoient complets , mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée , le Comte Levenhaup , l'un de ses meilleurs Generaux , l'attendoit en Pologne avec ving mille hommes : il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recruës lui venoient de Suede. Avec toutes ses forces on ne doutoit point qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps , fuyoient de tous côtez au premier bruit de l'approche du Roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Generaux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales.

Le Roi de Suede au milieu de sa marche victorieuse reçut une ambassade solennelle de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du comte Piper. C'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les ceremonies d'éclat : il soutenoit la dignité de son maître par des dé-

hors magnifiques ; & le Roi toujours plus mal logé , plus mal servi , & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée , disoit que son Palais étoit le quartier de Pipet. L'ambassadeur Turc presenta à Charles cent Soldats Suedois , qui ayant été pris par des Calmouks , & vendus en Turquie , avoient été rachetez par le grand Seigneur ; & que cet Empereur envoyoit au Roi comme le present le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendit rendre hommage à la gloire de Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne vouloit se fortifier contre eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement. Ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne , la France , l'Angleterre , l'Espagne , & la Turquie. Il n'y eût que le Pape qui voulut attendre , pour le reconnoître , que le tems eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné au

dience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane , qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne , & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts , n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée , laissoit aux Moscovites la liberté de reparoitre souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le Vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe , le Czar s'étoit avancé jusqu'à Leopold , à l'extrémité Meridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Leopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas , qui assisté de dix mille Suedois & de ses nouveaux sujets , avoit à conserver son Royaume contre les ennemis , étrangers & domestiques ; pour lui il se mit à la tête de sa cavalerie , & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen à deux lieues de la Ville , & le Czar ne sca-

voit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord, & Charles entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cens gardes, le reste n'avoit pû le suivre. Le Czar fuyoit avec plus de deux mille hommes, persuadé que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems ; Il détache quinze cens chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit pour aller surprendre le Roi de Suede dans la Ville. Les quinze cens Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiere garde Suedoise sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi quart d'heure l'effort de quinze cens hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la Ville accourut bien tôt avec le reste de ses six cens gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long tems sans le

joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites repandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontieres de la Moscovie où étoit leur rendez vous. Les Suedois que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'Hiver. Il y avoit déjà longtemps que toutes les saisons étoient devenuës égales pour les Soldats de Charles, & pour ceux du Czar : la seule terreur qu'inspiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la difference entre les Moscovites & les Suedois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des deserts, des montagnes, des forêts immenses. Dans les endroits qui sont cultivez, on ne trouve point de vivres : les païsans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y con-

server : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées , pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suedois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toujours , & elles n'étoient pas suffisantes.

Le Roi de Suede qui avoit prévu ces extrémités , avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée , rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eût traversé la forêt de Minsky , où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage , il se trouva le 25. de Juin 1708. devant la riviere de Berezine , vis-à-vis Borisslou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques regimens sur le bord de la Berezine , à l'opposite de Borisslou , comme , s'il avoit voulu tenter le passage à la vuë de l'ennemi. Dans le même tems , il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de

la riviere : il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils décamperent, & se retirerent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchez dans un lieu nommé Hollofin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une riviere. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivée ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la riviere & le marais, ayant souvent de l'eau au dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnez qu'aucune barriere ne peut les défendre, furent enfoncez en même tems par le Roi.

qui les attaquoit à pied , & par la cavalerie Suedoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers des ennemis , joignit le Roi au milieu du combat. Alors il montra à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suedois nommé Gullestjern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher, il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données celle-ci étoit peut être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers, & où il avoit montré plus d'habileté. On en conserva la memoire par une médaille où on lisoit d'un côté : *Silva, paludes, aggres, hostes victi.* Et de l'autre : *Victrices copias alium laurus in orbem.*

Les Moscovites chassés par tout, repasserent le Boristhène qui separe les Etats de la Pologne & de leur país. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou dernière Ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonois

tancôt aux Czars , destinée commune aux places frontieres.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce , en proie à une guerre capable de renverser en peu tous les grands desseins , & peut-être son trône , songea à parler de paix : Il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales , répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : “ Mon frere , Charles dit il , prétend faire toujours l’Alexandre ; mais je me flatte qu’il ne trouvera pas en moi un Darius. ”

De Mohilou , place où le Roi traversa le Boristhène , si vous remontez au Nord , le long de ce fleuve , toujours sur les frontieres de Pologne & de Moscovie , vous trouverez à trente lieues le país de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Czar se retireroit par ce chemin , le Roi le suivoit à grandes

jours. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suedoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre , dans de petits combats qui ne décidoient rien , & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie , & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan , domaine du Czar , & celui de Samarcande pays des Tartares Uzbeks , & partie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui separent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un Empire absolu , mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître , & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes , tantôt sou-

frant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six Regimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son regiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirerent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étoient cachez: ils parurent alors & se jetterent entre le regiment où le Roi combattoit & le reste de l'armée Suedoise. A l'instant & Moscovites & Calmouks entourerent ce regiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuerent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui: un Ecuyer lui en presentoit un autre; mais l'Ecuyer & le cheval furent percés de coups. Charles combatit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incessamment autour de lui.

Plusieurs furent pris, blesez ou tués,

ou entraînez loin du Roi par le foule qui se fit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fatigue ; il avoit tué plus de douze ennemis de sa main sans avoir reçu une seule blessure , par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout , & sur lequel il compta toujours. Et fin un Colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmouks avec une seule compagnie de son regiment , il arrive à tems pour dégager le Roi : le reste des Suedois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il étoit , il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le Vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko , auprès duquel se donna ce combat , jusqu'à Moscou , environ cent de nos lieues françoises, les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux où les Suedois avoient déjà passé : mais on eut avis que le Czar avoit non seulement rendu toutes les routes impraticables , soit en les cou-

vrant d'eaux dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossez profonds, soit en couvrant les chemins des forêts qu'on avoit abatues; mais encore qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'Hiver aprochoit: il y avoit peu d'apparence d'avancer promptement dans le païs, nulle d'y subsister; & toutes les forces Moscovites réunies pouvoient aller au Roi de Suede par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles ayant fait la revuë de son armée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le general Levenhaup qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point: il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'UKraine dans le païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce païs a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est; la principale Ville est Bog

thurin sur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'UKRAINE est cultivée & riche. La plus Meridionale située par le quarante-huitième degré, est un des païs des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sèment ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs plans & leurs moissons.

L'UKRAINE a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur; & par consequent un maître dans l'un de ces trois Etats. elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette: elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les UKraniens jouirent du privilege d'élire un Prince sous le nom de General; mais bien tôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur

General fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un gentilhomme Polonois nommé Mazeppa, né dans le Palatinat de Podolie : il avoit été élevé page du Roi Jean Casimir, & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonois ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui étoit du pais de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le secoururent : il resta long tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumieres lui donna une grande consideration parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour, obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans : Mazeppa

répondit, que la situation de l'UKraïne, & le génie de cette nation étoient des obstacles insurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toujours à sa colere, l'apela traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en UKraïne, forma le projet d'une revolte : l'armée de Suede qui parut bien-tôt après sur les frontieres, lui en facilita les moyens : il prit la resolution d'être indépendant, & de se former un puissant Royaume de l'UKraïne & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant, & d'un travail infatigable : il se liguait secrettement avec le Roi de Suede pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez vous auprès de la riviere Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suedoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne sçavoient rien du traité.

du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'UKraine; où il projettoit de passer l'Hiver, afin que s'étant assuré de ce pais, il pût conquérir la Moscovie au Printems suivant; & cependant il s'avança vers la riviere Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvez jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il falut traverser une forêt de cinquante lieuës pleine de marécages. Le General Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieuës de la véritable route. Après quatre jours de marche: le Roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots restèrent embourbez ou abîmez dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les

Suedois avoient consumé le peu de biscuit qui leur restoit : cette armée extenuée de lassitude & de faim arriva sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince , on trouva un corps de Moscovites qui avançaient vers l'autre bord de la riviere : le Roi fut étonné , mais il résolut sur le champ de passer la Desna , & d'attaquer les ennemis. Les Bords de cette riviere étoient si escarpez , qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordées. Ils traversèrent la riviere selon leur maniere accoutumée , les uns sur des radeaux faits à la hâte , les autres à la nage : le corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems là même , n'étoit que de huit mille hommes : il ne résista pas long-tems , & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces païs perdus , incertain de sa route & de la fidélité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin , mais plutôt comme un fugitif , que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses desseins : ils étoient venus

fondre sur ces Cosaques qu'ils avoient taillé en pièces : ses principaux amis pris les armes à la main , avoient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë , ses Villes étoient reduites en cendre , ses tresors pillés , les provisions qu'il préparoit au Roi de Suède saisies : à peine avoit-il pû échapper avec six mille hommes & quelques chevaux chargez d'or & d'argent. Toute fois il apportoit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce païs inconnu , & l'affection de tous les Cosaques , qui enragez contre les Moscovites , arrivoient par troupes au camp , & le firent subsister.

Charles esperoit au moins que son General Levenhaup viendrait reparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Cosaques , & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazepa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-dessus de Mouhilou , & s'étoit avancé vingt de nos lieues au delà , sur le

hemin de l'UKraïne. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Vossa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le General Suedois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaup marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuerent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuyoit de tous côtez. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entierement défait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaup joignoit le Roi de Suede avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commencent à reculer, il courut à l'arrière-garde où étoient des cosaques & des calmouks : Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikof & du Prince Galicfin. Levenhaup, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suedois firent face par tout : on se batit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le General Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour

la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : les Suedois furent rompus , enfonchez , & poussez jusqu'à leur bagage. Levenhaup rallia ses troupes derriere ses chariots : les Suedois étoient vaincus , mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes , dont aucun ne s'écarta : le General les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers , sous peine d'être cassez , & aux soldats , sous peine de mort , de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaup s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux , après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consummé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils auverent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suedois , en-

216 *Histoire de Charles XII.*

voya un de ses Generaux nommé Flug les attaquer encore pour la cinquième fois : ce General leur offrit une capitulation honorable. Lavenhaup la refusa & livra un cinquième combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié ; l'autre ne peut être forcée ; enfin la nuit survenant, Levenhaup après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Sossa à la nage suivi par cinq mille hommes qui lui restoiént, dont les bleffez passèrent sur des radeaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eût la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaup celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems, mais les Moscovites vainqueurs de Levenhaup, lui eussent coupé les chemins,

chemins, & Siniausky l'occupoit assez en Pologne.

Le Roi de Suede se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un país où il n'avoit guères de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le memorable Hiver de 1709. plus terrible encore sur ces frontieres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis ; il osoit faire de longues marches avec ses troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes, les fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaufsuces de peaux de bêtes, comme ils pouvoient : souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour le traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à

vingt quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. „ Et quoi ! „ lui dit le Roi, vous ennuyez vous „ d'être loin de votre femme ? si vous „ êtes un vrai soldat, je vous menerai „ si loin que vous pourrez à peine recevoir des nouvelles de Suede une fois „ en trois ans. „

Un soldat osa lui presenter avec murmure, en presence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment : le Roi reçût le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut-être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suedoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre General.

Dans cette situation il reçût enfin

des nouvelles de Stokolm , mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la Duchesse de Holstein sa sœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708. dans la vingt septième année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son frere étoit impérieux dans ses volontez , & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse : il fut d'autant plus affligé de sa perte que commençant alors à devenir malheureux , il en devenoit un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en execution de ses ordres , mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp ; puisqu'entre lui & Stokolm , il y avoit près de cinq cent lieuës à traverser , & des ennemis superieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le Roi de Suede , après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confederéz de Pologne , réunis contre Stanislas sous le General Siniauski , s'avança bien-tôt dans l'Ukraine au

milieu de ce rude hiver pour faire tête au Roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suedoise périroit entierement à la longue ; puisqu'elle ne pouvoit être recrutée, tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Fevrier on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa seul, ce Prince des Cosaques, les faisoit subsister : sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misere. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fût fidèle à son nouvel Allié ; soit que le supplice affreux de la rouë dont avoient péri ses amis,

le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix huit mille Suedois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'esperance de penetrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de May investir Pultava, sur la riviere Vorskla, à l'extremité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène, le Czar en avoit fait un magasin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siege avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la Ville, l'assura qu'il en seroit bien-tôt la maître : l'esperance renaissoit dans l'armée. Les Soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs miseres.

Le Roi s'aperçût dès le commencement du siege qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses

précautions , jeta du secours dans la Ville , la garnison par ce moyen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siege avec plus de vigueur : il emporta les ouvrages avancez , donna même deux assauts au corps de la place , & prit la courtine. Le siege étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages , reçût un coup de Carabine qui lui perça la botte , & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres , & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le foulier de la botte du Prince étoit tout sanglant , courut chercher des Chirugiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval , & l'emporter dans sa tente. Les Chirugiens visitèrent sa playe , la gangrène y étoit déjà , ils furent d'avis de lui couper la jambe. La

consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi; travaillez hardiment, ne craignez rien; il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assault pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que le Czar paroïssoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir se voyoit entre le Boristhène & la riviere qui passe à Pultava, dans un pais desert, sans places de sureté, sans munitions, vis à vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extremité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont débité, mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il

fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans la tente , & lui ordonna sans délibération , comme sans inquiétude , de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renschild ne contesta point , & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi , il rencontra le Comte Piper , avec qui il étoit fort mal depuis long - tems , comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non : dit le General froidement , & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : Renschild ne vous a-t-il rien appris , lui dit le Roi ? Rien , répondit Piper : Eh bien je vous apprend donc , reprit le Roi , que de main nous donnons bataille. Le Comte Piper fut effrayé d'une résolution si desespérée , mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence , & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus celebres

Monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiovits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises ; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiovits ne fuyant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses interêts ; le monarque Suedois liberal par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue. Celui là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter ; les Nations avoient déjà donné à Pierre Alexiovits le nom de Grand qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille , & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord , le camp du Roi de Suede au Sud , tirant un peu vers l'Orient , son bagage derrière lui à environ un mille , & la riviere de Pultava au Nord de la Ville , coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieuë de Pultava , du côté de l'Occident , & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre Canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suedoise marcha aux ennemis , forte d'environ vingt-cinq mille hommes , dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées.

Les Generaux Renschild, Field, Levenhaup, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton , le Prince Wirtemberg , parent du Roi & quelques autres dont la plupart avoient vu la bataille de

Narva, faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, ou huit mille Suedois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'occident à la droite du camp Moscovite ; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollokvin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le General Slipenbac à la tête des Suedois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois che-

vaux tuez sous lui, les Suedois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avoit envoyé au milieu de la nuit le General Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons qui devoient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parut point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étoit point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze Canons tiroient du camp sur la cavalerie Suedoise, & l'infanterie Ruffienne débouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une prescience d'esprit ; & par une penetration qui n'appartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, détache alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & le Suedois ; le Prince Menzikoff executa avec habi-

leté
maî
com
dois
deva
tré
hom
piec

fort
bata
ré
qua
le
chil
gen
I
rest
cup
aile
mê
&
tan
soie
goi

tre
le
ob

leté & avec promptitude l'ordre de son maître ; non - seulement il coupa la communication entre l'armée Suedoise , & les troupes restées au camp devant Pultava ; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes , il l'envelopa & le tailla en pieces.

Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes , & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suedoise se rallioit à un quart de lieuë de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de son Velt Maréchal Renchild , ordonnoit tout pour un combat general.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes , son infanterie occupant le centre , sa cavalerie les deux aîles. Le Czar dispoisoit son armée de même ; il avoit l'avantage du nombre , & celui de soixante & douze Canons , tandis que les Suedois ne lui en opposoient que quatre , & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée , n'ayant alors que le titre de Major General , & sembloit obéir au General Cseremetoff. Mais il

230 *Histoire de Charles XII.*

alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui étoit un présent du Grand Seigneur, exortant les Capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

Charles fit ce qu'il pût pour monter à cheval à la tête de ses troupes ; mais ne pouvant si tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du Canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit ateler deux autres : une seconde volée mit le brancard en pieces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suedois consternez s'ébranlerent, & la poudre leur manquant, & le Canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se repliqua sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suedoise, tant les choses

étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre Grenadiers , couvert de sang , & tout froissé de sa chute , pouvant parler à peine , s'écrioit , Suedois , Suedois. La colere & la douleur lui rendant quelques forces , il tenta de rallier quelques régimens. Les Moscovites les poursuivoient à coups d'épées , de bayonnettes & de piques. Déjà le Prince Virtemberg , le general Renschild , Hamilton , Taxelberg , étoient fait prisonniers , le camp devant Pultava forcé , & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper avec tous les Officiers de la Chancellerie , étoient sortis de ce camp , & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient faire , ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé Bere s'offrit de les conduire au Bagage : mais les nuages de poussiere & de fumée qui couvroient la campagne , & l'égarement d'esprit , naturel dans cette desolation , les conduisirent droit sur la contrescarpe de la Ville même , où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne vouloit point fuir, & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le General Poniatosky, Colonel de la garde Suedoise du Roi Stanislas, homme d'un merite rare que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à un jeune Suedois nommé Federic, premier valet de chambre du Roi, & homme aussi intrepide que son Maître : tous deux prennent le Roi par dessous les bras, & aidez d'un drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatosky, quoiqu'il n'eut point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion General par necessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du Roi; les uns

étoie
Offi
valie
ranin
ce,
gime
les a
ne l
Sued
C
coup
il fa
le ba
car l
fortit
te vo
tion
qui
mis
baga
deia
Com
Char
Gen
temb
priso
sonn
Char
lons

étoient des brabans , les autres des Officiers , quelques uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince , se fit jour à travers plus de dix regimens Moscovites , & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suedoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il falloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du Comte Piper , car le Roi n'en eût jamais depuis qu'il sortit de Stokolm. On le mit dans cette voiture , & on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi qui depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage , n'avoit pas dit un seul mot , demanda alors ce qu'étoit devenu le Comte Piper : il est pris avec toute la Chancellerie , lui répondit on. Et le General Renschild , & le Duc de Wirtemberg ? ajouta - t - il. Ils sont aussi prisonniers , lui dit Poniatosky. Prisonniers chez des Moscovites ! reprit Charles en haussant les épaules. Allons donc , allons plutôt chez les Turcs ,

On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouverent six millions en especes, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suedois furent tuez dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écartèrent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suedois & Polonois, que Cosaques, qui fuyoient vers le Boristhène, sous la conduite du General Levenhaup. Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives. le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carosse où il étoit rompit dans la marche ; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce il s'égara pendant la nuit dans un bois : là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épu-

féés,
nuës
& for
de,
piéd
surpri
queun
tez.

En
il se
Leve
débri
rent,
leur
nemi
pour
en fa
contr
provi
de fa
depu
inqui
de l
bonh
avoit
cet
petit
autre
lui.

lées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtez.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaup venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyoient mort. L'ennemi aprochoit ; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour ; mais la plus pressante inquietude des Suedois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit ; on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le General Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres

236 *Histoire de Charles XII.*

pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide , & un vent violent commençant à souffler , ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le Bateau. Mullern Chancelier du Roi , & le Comte Poniatosky , homme plus que jamais nécessaire au Roi , par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces , passèrent dans d'autres Barques avec quelques Officiers. Trois cens cavaliers de la garde du Roi , & un très grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous , furent emportez & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquerent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que le débris de l'armée étoient dans cette extrémité , le Prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin , de leurs blessés ;

res ;
troien
route
mée.
Sued
une
nerau
Leve
Vain
solda
toute
vite
plût
une
pen
leur
fuir
sold
n'é
pera
sur
fut
que
tre
cip
fut
pre
ran
tre

res, de fatigue, & de faim, mon-
troient assez au Prince Menzikoff la
route qu'avoit prise le gros de l'ar-
mée. Le Prince envoya au General
Suedois un trompette pour lui offrir
une capitulation. Quatre Officiers Ge-
neraux furent aussi-tôt envoyez par
Levenhaup pour recevoir la loi du
Vainqueur. Avant ce jour, seize mille
soldats du Roi Charles eussent attaqué
toutes les forces de l'Empire Mosco-
vite, & eussent péri jusqu'au dernier,
plûtôt que de se rendre; mais après
une bataille perdue, après avoir fui
pendant deux jours, ne voyant plus
leur Prince, qui étoit contraint de
fuir lui-même, les forces de chaque
soldat étant épuisées, leur courage
n'étant plus soutenu par aucune es-
perance, l'amour de la vie l'emporta
sur l'intrépidité. Cette armée entière
fut faite prisonniere de guerre. Quel-
ques soldats desespererez de tomber en-
tre les mains des Moscovites, se pré-
cipiterent dans le Boristhène; le reste
fut fait esclave. Ils défilèrent tous en
presence du Prince Menzikoff, met-
tant leurs armes à ses pieds, comme
trente mille Moscovites avoient fait

138 *Histoire de Charles XII.*

neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à N. rva. Mais au lieu que le Roi avoit alors envoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suedois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersez depuis dans les Etats du Czar, mais particulièrement en Siberie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce païs barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec

le tems devinrent si utiles & si connus qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, premier Ministre du Roi de Suede, fut long tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Malbouroug, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stokolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas : car il n'y eût jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles ?

138 *Histoire de Charles XII.*

neuf ans auparavant devant le Roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors envoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suedois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersez depuis dans les Etats du Czar, mais particulièrement en Siberie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontieres de l'Empire Chinois. Dans ce païs barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec

le tems devinrent si utiles & si connus qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le Comte Piper, premier Ministre du Roi de Suede, fut long tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Malbroug, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après à Moscou, peu secouru par sa famille qui vivoit à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas : car il n'y eût jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite penetré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, où est donc mon frere Charles ?

Il fit aux Generaux Suedois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit , il demanda au General Renschild à combien les troupes du Roi son maître pouvoient monter avant la bataille ? Renschild répondit que le Roi seul en avoit la liste , qu'il ne communiquoit à personne ; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente - cinq mille hommes ; sçavoir dix - huit mille Suedois , & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris , & demanda comment ils avoient pû hazarder de penetrer dans un pays si reculé ; & d'assiéger Pultava avec cette poignée de monde ? Nous n'avons pas toujours été consultez , reprit le General Suedois , mais comme fidèles serviteurs , nous avons obéi aux ordres de nôtre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna à cette reponse vers quelques-uns de ses courtisans , autrefois soupçonnez d'avoir trempé dans des conspirations contre lui ; „ Ah ! dit il , voilà comme il faut „ servir son Souverain. Alors prenant „ un verre de vin , à la santé , dit il „ de mes Maîtres dans l'art de la guerre.

re. Renschild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ? Vous messieurs les Generaux Suédois , reprit le Czar. „ Vôte Majesté est „ donc bien ingrate , reprit le Comte , „ d'avoir tant maltraité ses Maîtres ? Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers Generaux , & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de generosité , & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suedoise sortie de la Saxe si triomphante , n'étoit plus. La moitié avoit péri de misere ? l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux , & de près cent combats. Il fuyoit dans une méchante calèche , ayant à son côté le Major General Gord , blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit , les uns à pied les autres à cheval , quelques uns dans des charrettes , à travers un desert , où ils ne voyoient ni huttes , ni tentes , ni hommes , ni animaux , ni chemins ; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de

Juillet : le país est situé au quarante-septième degré : le sable aride du desert rendoit la chaleur du Soleil plus insupportable ; les chevauxomboient , les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le Comte Poniatosky mieux monté que les autres , s'avança un peu dans ces plaines ; ayant découvert un saule , il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs ; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suede. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis , aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares , qui ont défiguré jusqu'au nom de ces país que des Colonies grèques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène , & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au de à du Bogh , du côté du Midi , est la petite Ville d'Ozakou , frontiere de l'Empire des Turcs. Les habitans voyans venir à eux une troupe de gens de guerre , dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus , refusèrent de les passer à Ozakou , sans un

ordre de Mehemet Pacha Gouverneur de la Ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur , pour lui demander le passage ; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un país où une fausse démarche coûte souvent la vie , n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie , à trente lieues d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la Porte , & de lui fournir les secours nécessaires. Pendant ces longueurs , les Moscovites après avoir passé le Boristhène poursuivoient le Roi sans relâche : si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eût il passé le Bogh dans les Bateaux des Turcs , que ses ennemis parurent au nombre de près de six mille cavaliers ; le Roi eût la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe qui n'avoient pû passer encore , saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demande par un interprète pardon de ses retardemens qui étoient cause de la prise de ces

244 *Histoire de Charles XII.*

cinq cens hommes , & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit , non sans lui faire une réprimande severe , comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender qui étoit en même tems Serasquier , titre qui répond à celui de General , & Pacha de la province , qui signifie Gouverneur & Intendant , envoya en hâte un Aga complimenter le Roi , & lui offrir une tente magnifique , avec les provisions , le bagage , les chariots , toutes les commoditez , tous les Officiers , toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs , non-seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur residence , mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatriéme Livre.



ARGUMENT

du cinquième Livre.

E*Tat de la Porte Ottomane : Charles sejourne près de Beder : Ses occupations , ses intrigues à la Porte , ses desseins : Auguste remonte sur son trône : Le Roi de Danemark fait une descente en Suede : Tous les autres Etats de Charles sont attaqués : Le Czar triomphe dans Moscou : Affaire du Pruth : Histoire de la Czarine.*



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE CINQUIEME.



ACHMET III. gouvernoit alors l'Empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le trône à la place de son frere Moustapha, par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre la couronne de Jacques II. à son gendre Guillaume. Moustapha gouverné par son Muphti, que les Turcs ab-

horroient , souleva contre lui tout l'Empire. Son armée avec laquelle il comptoit punir les mécontents , se joignit à eux. Il fut pris , déposé en cérémonie , & son frere tiré du serrail pour devenir Sultan , sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. Achmet renferma le Sultan déposé dans le serrail de Constantinople, où il vécut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie accoutumée à voir la mort de ses Princes suivre toujours leur détronnement.

Le nouveau Sultan , pour toute récompense d'une Couronne qu'il devoit aux Ministres , aux Generaux, aux Officiers des Janissaires , enfin à ceux qui avoient eu part à la revolution , les fit tous périr les uns après les autres , de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens , il affoiblit les forces de l'Empire , mais il affermit son trône. Il s'appliqua depuis à amasser des tresors ; c'est le premier des Ottomans qui ait osé alterer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts ; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises , de crainte

d'un soulèvement : car la rapacité & la tyrannie du Grand Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire , qui tels qu'ils soient , sont esclaves domestiques du Sultan ; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde , sans craindre ni pour leurs vies , ni pour leurs fortunes , ni pour leur liberté.

Tel étoit l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suede vint chercher un azile. Dès que Charles fut sur ses terres à Oz kou , il écrivit au Sultan la lettre suivante.

A Très Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguste Empereur de plusieurs Empires , Roy de plusieurs Royaumes , Chef & protecteur de plusieurs Nations , puisse le tout Puissant benir & prolonger vôtre Regne.

NOUS donnons avis à Vôtre Haute-
tresse Imperiale , par cette lettre signée
de nôtre main Royale , qu'après avoir
châtié avec autant de prospérité que de
justice , les perfides violateurs de la foi
des traités & de la loi des Nations ,
après avoir chassé le Roi Auguste de la

250. *Histoire de Charles XII.*

Pologne, dont il étoit le tiran plutôt que le Roi, & avoir donné aux Polonois un Roi de leur nation ami de votre sublime Porte, après avoir poursuivi le Czar fuyant devant nous jusqu'à Pulta-va, le Ciel a permis que nôtre armée fatiguée par de longues marches, & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois supérieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramasser de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous sommes venus chercher dans les Etats de Votre Hautesse Imperiale, un azile & les moyens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, & y soutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous désirons est d'avoir vôtre amitié, & de vous donner la nôtre. Pour preuve de nôtre sincère affection; nous vous remontrons que si le Czar, dont l'ambition n'est guidée, ni par la justice, ni par l'honneur, ni par le vrai courage, a le tems de profiter de nôtre malheur, il tombera sur vos terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos Provinces; mais que dis-je. Quand

vous l'attendrez le moins. N'a-t-il pas déjà bâti des forts sur le Terrain & sur les Palus Mœotides ? N'a-t-il pas déjà des Flottes qui vous menacent ?

Rien n'est plus convenable pour le prévenir, qu'une nouvelle alliance entre votre sublime Porte & nous ; de sorte que nous puissions retourner en Pologne & dans vos Etats avec vos vaillantes troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar, pour arrêter son injuste ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidèle ami, CHARLES XII. fils de Charles XI.

AÖzakou, le 13. Juillet 1709.

Le Roi permit qu'on fit partir cette lettre trop injurieuse à ses ennemis, & qui démentoit son caractère, soit qu'après avoir respecté le Czar & le Roi Auguste dans ses victoires, il fût aigri dans sa défaite, soit qu'il crût que le sile Turc étoit d'outrager ceux contre lesquels on demande du secours.

Achmet qui l'avoit prévenu par une solennelle ambassade dans le tems de ses triomphes, lui fit sentir alors la différence qu'il mettoit entre un Empereur des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu & fugitif. Il ne lui fit réponse que six mois après, mais sans s'expliquer sur l'union proposé contre le Czar.

CETTE proposition, lui écrivit le Sultan, demande un mûr examen. Je m'en rapporterai à la prudence de mon grand Divan. J'estime vôtre amitié, & je vous accorde la mienne avec protection. J'ai envoyé mes ordres aux pachas de Natolie & de Romélie, afin de vous fournir une escorte pour vous conduire sûrement où vous souhaiterez. Jusuf pacha, Serafquier de Bender, vous fournira cinq cens dollars * par jour, avec toutes les provisions nécessaires, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos écuries, afin que vous puissiez subsister en Roi.

Donné à Constantinople le premier de la Lune de Sheval 1121. de l'Egire.

* Un dollar vaut à peu près un écu de trois livres.

Charles dès le moment qu'il s'étoit retiré sur les terres des Turcs, conçut le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatoit déjà de se voir à la tête d'une armée de Turcs, ramenant la Pologne sous le joug, & soumettant le Moïcovite. M. de Nenbaver partit d'Ozakou, pour Constantinople, en qualité d'envoyé extraordinaire de Charles. Le Comte Poniatoky, homme aussi habile qu'intrepide, insinuant, souple, né avec le don de persuader, & de plaire à toutes les nations, accompagna l'ambassade Suedoise, mais sans caractère, pour sonder en secret les dispositions du ministère de Constantinople sans l'embarras du ceremonial, & sans trop causer de soupçons : il seut gagner en peu de tems la bienveillance du grand Visir, qui le combla de presents : il eut l'adresse de faire tenir une Lettre du Roi de Suede à la Sultane Validé, mere de l'Empereur regnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le sérail. Il se lia étroitement avec un François nommé Bruj, qui avoit été Chancelier de l'Ambassa-

254 *Histoire de Charles XII.*

de Françoise. Cet homme ne cessoit de raconter les exploits du Roi de Suede au chef des Eunuques de la Sultane ; celui-ci charmoit sa maîtresse par ces recits. La Sultane par une secrette inclination , dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires , même sans les avoir vûs , prenoit hautement dans le sérail le parti de ce Prince. Elle ne l'apelloit que son Lion : Quand voulez-vous donc , disoit-elle quelquefois au Sultan son fils , aider mon Lion à dévorer ce Czar ? Elle passa même par dessus les lois austeres du sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte de Poniatosky , entre les mains duquel elles sont encore , au tems qu'on écrit cette Histoire. Un de ceux qui secondèrent le plus adroitement les desseins de Poniatosky , fut le Medecin Fonseca Portugais , établi à Constantinople , homme sçavant & délié , qui joignoit la connoissance des hommes à celle de son art , & dont la profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane , & souvent la confiance des Visirs.

Enfin le parti du Roi de Suede étoit devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatosky, que la faction de l'envoyé Moscovite crut qu'il n'y avoit d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses domestiques qui devoit lui donner le poison dans du Caffé ; le crime fut découvert avant l'exécution : on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole que l'on porta au Grand Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux galères ; parce que la justice des Turcs ne punit jamais par la mort les crimes qui n'ont pas été exécutez.

Le Grand Visir paroissoit aussi pressé que la Sultane Validé à servir le Roi de Suede : il dit à Poniatoski, en lui donnant une bourse de mille ducats, je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moscou à la tête de deux cent mille hommes. Ce Visir nommé Chourlouly Ali Pacha, étoit un très-grand Ministre, entendant la guerre, meilleur politique que ne le sont d'ordinaire ses semblables. Il

256 *Histoire de Charles XII*

avoit mis un grand ordre dans les finances de l'Empire. Il donnoit volontiers de petites sommes, ce qui lui faisoit des créatures; mais il en recevoit encore plus volontiers de grosses, quand il s'agissoit de négociations importantes; c'est pourquoi on s'étonnoit qu'il parût si favorable à un Roi malheureux qui avoit alors peu à donner. Il étoit fils d'un païsan du Village de Chourlou; parmi les Turcs ce n'est point un reproche pour un grand homme qu'une telle extraction: la naissance est comptée pour rien dans ce païs: les services y sont censés tout faire. Il n'est pas rare d'y voir le fils d'un laboureur élevé au ministère, & le fils d'un Visir mener la charuë.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender, par le desert qui s'appelloit autrefois la solitude des Getes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suédois, de Cosaques, échapez les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient par différens che-

min
avo
qua
mon
che
neu
L
Ben
Vill
fic
on
sa su
se f
droi
à so
des
devi
Le
sa bl
un o
à ch
res;
lassan
faire
ment
avec
sieur
qui v
gnoie

mins grossir sa suite sur la route. Il avoit avec lui dix huit cent hommes quand il se trouva à Bender : tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux aux dépens du Grand Seigneur.

Le Roi choisit de camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la Ville. Le Serasquier Jussuf Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque tems après le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit, ses Officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressèrent des baraques ; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite Ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié : mais dès qu'il pût monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le soleil, laissant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats ; seulement il jouoit quelquefois aux échecs avec le General Poniatosky, ou monsieur de Grothusen son Tresorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ses courses à cheval &

étoient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entroit chez son Chancelier Mullern qui étoit encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, & attendit dans l'anti-chambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, & quelques paires de souliers auprès, que Mullern avoit fait venir d'Allemagne pour son usage : le Roi les jeta tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier sentit à son reveil l'odeur du cuir brûlé, & en aprit la raison : „ Voilà un étrange Roi, dit-il, „ dont il faut que le Chancelier soit „ toujours botté. „

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cent écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il empruntoit des marchands de Constantinoble. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des Visirs, ou à procurer leur perte. Il répandit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers, & les

janissaires de Bender. Grothusen son favori & son Tresorier, étoit le dispensateur de ses liberalitez : c'étoit un homme qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimoit autant à donner que son Maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus donnez aux Suedois & aux janissaires par les ordres genereux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi. Voilà comme j'aime que mes amis me rendent leur compte, dit ce Prince : Mullern me fait lire des pages entieres pour des sommes de dix mille francs. J'aime mieux le stile laconique de Grothusen. „ Un des vieux Officiers soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnoit tout à Grothusen : „ Je ne donne de l'argent, répondit le Roi, qu'à ceux qui savent en faire usage. „ Cette generosité le reduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses liberalitez eût été aussi honorable, & plus utile ; mais c'étoit le défaut, de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouroient

de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule, tous le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa regularité à assister deux fois par jour aux prières publiques leur faisoient dire; c'est un vrai Musulman. Ils bruloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice fils du premier Ministre du Duc de Holstein, jeune homme aimable: qui avoit dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lu tous les bons Auteurs françois. Il fit lire au Roi les Tragedies du grand Corneille, celles de M. Racine, & les ouvrages de M. Despreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas les meilleures pieces; mais il aimoit fort

Les autres écrits. Quand il lut cette épître au Roi de France Louis XIV. où l'Auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, déchira le feuillet.

De toutes les Tragédies Françoises, Michridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu, & respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frapient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en François; même quand il vit depuis à Bender M. Desaleurs Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne sçavoit que la langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en latin, & sur ce que Desaleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi plutôt que de parler François, fit venir un interprète.

Telles étoient les comparaisons de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vint à son secours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il détacha environ huit cent Polonois & Cosaques

de sa suite, auxquels il ordonna de passer le Niefter qui coule près de Bender, & d'aller observer ce qui se passoit sur les frontieres de Pologne.

Les troupes Moscovites répandues dans ces quartiers là, ne manquerent pas de fondre sur cette petite troupe, & de la poursuivre jusques sur les Etats du Grand Seigneur : c'étoit ce qu'attendoit le Roi de Suede. Ses Ministres & les émissaires à la Porte crièrent contre cette irruption, & excitèrent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du Czar surmonta tout. Tolstoy son envoyé à Constantinople, donna au grand Visir & à ses créatures une partie des six millions que l'on avoit trouvez à Pultava dans la caisse militaire du Roi de Suede. Avec une pareille justification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à son Envoyé des honneurs & des privileges dont les Ministres Moscovites n'avoient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des

Francs , & de communiquer avec les Ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le General Mazeppa , comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali - Pacha ne sçavoit plus rien refuser à un Prince qui demandoit en donnant des millions : ainsi ce même grand Visir , qui auparavant avoit promis solennellement de mener le Roi de Suede en Moscovie avec deux cent mille hommes , osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du General Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sçait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire , si Mazeppa âgé de soixante & dix ans ne fût mort précisément dans cette conjoncture , La douleur & le dépit du Roi augmentèrent quand il aprit que Tolstoy devenu l'ambassadeur du Czar à la Porte , étoit publiquement servi par des Suedois faits esclaves à Pultava , & qu'on vendoit tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinoble. L'Ambassadeur Moscovite disoit même hautement , que les troupes Musulmanes qui étoient à Bender

y étoient plus pour s'assurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand Visir, vaincu par l'argent du Czar en turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyoit trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des tartares. Sa suite commençoit à desespérer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Chourlouly Ali son grand Visir: il résolut de les lui apprendre, & Poniatosky se chargea de cette commission hardie. Le Grand Seigneur va tous les Vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, especes de gardes dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le Sultan à la vûe du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le Placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les Placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner

porter de memoires inutiles , & de placets sur des bagatelles , puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarda encore moins à presenter des memoires contre les Ministres , à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoie sans les lire. Poniatosky n'avoit que cette voye pour faire passer jusqu'au Grand Seigneur les plaintes du Roi de Suede. Il dressa un memoire accablant contre le grand Visir. M. de Feriolle alors Ambassadeur de France , le fit traduire en Turc. On donna quelque Argent à un Grec pour le presenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand Seigneur , leva le papier si haut , si long - tems , & fit tant de bruit , que le Sultan l'aperçût , & prit lui-même le memoire.

Quelques jours après le Sultan envoya au Roi de Suede pour toute réponse à ses plaintes , vingt - cinq chevaux Arabes , dont l'un qui avoit porté sa Hauteffe , étoit couvert d'une housse enrichie de pierreries avec des étriers d'Or massif. Ce present fut accompagné d'une lettre obligeante , mais conçûe en termes generaux & qui

faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly qui sçavoit dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très rares au Roi. Charles dit fierement à celui qui les amenoit : Retournez vers vôtre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de presens de mes ennemis.

M. Poniatosky ayant déjà osé faire présenter un memoire contre le grand Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il sçavoit que ce Visir déplaisoit à la Sultane mere, que le Kissar Aga chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires la haïssoient : Il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrétien, un Polonois, un Agent sans caractere d'un Roi Suedois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus étoit utile & même agréable à son maître. Poniatosky n'eût jamais réussi, & l'idée seule de ce projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étoient dans

ses interêts , n'eût porté les derniers coups de la fortune du grand Visir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori , qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman , & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Petervaradin , gagnée sur les Turcs par le Prince Eugene de Savoye. Son nom étoit Coumourgî Ali-pacha. Sa naissance n'étoit guere differente de celle de Courlouly : il étoit fils d'un porteur de charbon , comme coumourgî le signifie , car coumour veut dire charbon en Turc. L'Empereur Akmet II. pere d'Akmet III. aiant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople , Coumourgî encore enfant , dont l'extrême beauté le frapa , le fit conduire dans son sérail. Il plût à Moustapha , fils aîné & successeur de Mahomet. Akmet III. en fit son favori. Il n'avoit alors que la charge de Seliçtar Aga , porte épée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettoit pas de prétendre à la place de grand Visir , mais il avoit l'ambition de la donner. La faction de Suede ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun

tems l'amî de Charles , ni d'aucun Prince Chrétien , ni d'aucun de leurs Ministres : mais en cette occasion , il servoit le Roi Charles XII. sans le vouloir , il s'unit avec la Sultane Validé & les grands Officiers de la Porte , pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre qui avoit long tems & bien servi son Maître , fut la victime du caprice d'un enfant , & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme , qui étoit fille du dernier Sultan Moustapha ; & il fut relegué à Caffa , autrefois Théodosie , dans la Tartarie Crimée. On donna le bul , c'est-à-dire le sceau de l'Empire à Numan Couprougly , petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau Visir étoit tel que les Chrétiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc , homme d'une vertu inflexible , scrupuleux , observateur de la Loi : il opposoit souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite , qu'il traitoit d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement

à l
gue
tés
l'ho
disc
» f
» P
» d
» m
à ce
bou
con
bler
res
par
alors
que
Fran
pour
Roi
avoir
& d
trop
tour
berte
pire.
voye
fit d
qu'il

à sa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des traités , lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le Roi de Suede. Il disoit à son Maître : „ La loi te défend d'attaquer le Czar qui ne t'a point offensé : mais elle t'ordonne de secourir le Roi de Suede qui est malheureux chez toi. „ Il fit tenir à ce Prince huit cens bourses , une bourse vaut cinq cens écus , & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats par les Terres de l'Empereur d'Allemagne , ou par des Vaisseaux François , qui étoient alors au port de Constantinople ; & que Mr. de Feriolle Ambassadeur de France à la Porte offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le Roi de Suede qui dans ses prospérités avoit outragé l'Empereur Allemand , & desobligé Louis XIV. auroit crû trop s'humilier , de devoir son retour à la France , & trop risquer sa liberté en passant sur les Terres de l'Empire. Il refusa avec hauteur ces deux voyes de retourner dans ses Etats , & fit dire au Visir & à Mr. de Feriolle qu'il s'en tenoit à la promesse du

Grand Seigneur , & qu'il esperoit rentrer en Pologne en Vainqueur avec une armée de Turcs. Tandis qu'il faisoit dépendre sa destinée des caprices d'un Visir , & qu'il étoit réduit à recevoir des bienfaits & des affronts de la Cour Ottomane , tous ses ennemis réveillés attaquoient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi Auguste y retourna , protestant contre son abdication , contre la paix d'Altranstad , & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Finsten & Imof ses Plénipotentiaires qui avoient signé son abdication , comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxones qui avoient été le prétexte de son détrônement , le ramenèrent à Varsovie accompagné de la plupart des Palatins Polonois qui lui aiant autrefois juré fidélité , avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas , & revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniausky même rentra dans son parti , & perdant l'idée de se faire Roi , se contena

ta de rester grand general de la Couronne. Fleming son premier Ministre , qui n'avoit osé demeurer en Saxe de peur d'être livré avec Patkul , contribua alors par son adresse à ramener à son Maître une grande partie de la noblesse Polonoise.

Le Pape releva ses peuples du serment de fidelité qu'ils avoient fait à Stanislas , démarche du Saint Pere faite à propos , & appuyée des forces d'Auguste , tut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne , où l'on n'avoit nulle envie de contester alors aux premiers Pontifes , le droit chimérique de se mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers sous la domination d'Auguste , & recevoit sans répugnance une absolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles & la grandeur de la Suede , toucherent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyoient depuis long tems avec crainte & avec envie la domination Suedoise , s'étendant loin de ses bornes naturelles au delà de la mer

272 *Histoire de Charles XII.*

Baltique , depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles & son absence reveillèrent les interêts , & les jalousies de tous ces Princes assoupies long tems par des traités , & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble , profitant d'abord de sa victoire , prit Vibourg & toute la Carélie , inonda la Finlande de troupes , mit le siege devant Riga , & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois l'arbitre de la Pologne & du Nord : mais il ne consultoit que ses interêts ; au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suedois avoit secouru ses Alliés , & accablé ses ennemis sans exiger le moindre fruit de ses victoires : Le Czar se conduisant plus en Prince , & moins en Héros , ne voulut secourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie ; & que cette Province pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre resteroit aux Moscovites pour toujours,

Le Roi de Dannemark oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstad, songea dès lors à se rendre maître des duchés de Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Ces trois Souverains se virent à Dresde sur la fin de 1709. ainsi Auguste qui deux ans auparavant y avoit reçu Charles comme son vainqueur, vit peu de tems après dans la même ville ces mêmes Alliés, auxquels le Roi de Suede l'avoient forcé de renoncer. Pierre Alexiovits, Auguste, & Frideric, réglèrent dans cette entrevue le partage des conquêtes qu'on alloit faire. Le Roi de Prusse reçut aussi ces trois Monarques chez lui dans son château de Postdam, & entra dans leur alliance. Il avoit d'anciens droits sur la Poméranie Suedoise, qu'il vouloit faire revivre. Le Duc de Mekelbourg voyoit avec dépit que la Suede possédât encore Vismar, la plus belle ville du Duché : ce Prince avoit épousé une nièce de l'Empereur Moscovite ; & son oncle ne demandoit qu'un pretexte pour s'établir en Allemagne à l'exemple des Suedois. Georges électeur de

274 *Histoire de Charles XII.*

Honover , cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'Evêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suedois défendoient la Pomeranie & les autres païs que Charles possédoit en Allemagne : c'étoit là que la guerre , alloit se porter. Cet orage alarma l'Empereur & ses Alliez. C'est une loi de l'Empire que quiconque attaque une de ses Provinces , est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes , à la réserve du Czar , étoient réunis alors contre Louis XIV. dont la puissance avoit été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du siècle pressée du Midi au Nord , entre les armées de la France & de la Suede. Les François avoient passé le Danube , & les Suedois l'Oder : Si leurs forces alors victorieuses s'étoient jointes , l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité

qui accabla la Suede , avoit aussi humilié la France : toutefois la Suede avoit encore des ressources , & Louis XIV. faisoit la guerre avec vigueur : quoique malheureusement. Si la Poméranie , & le duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre , il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît ; & qu'étant affoibli de ce côté , il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger , l'Empereur , les Princes d'Allemagne , Anne Reine d'Angleterre , les Etats Generaux des Provinces Unies , conclurent à la Haye , sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances , que la guerre contre les Suedois ne se feroit point en Poméranie , ni dans aucune des Provinces de l'Allemagne , & que les ennemis de Charles XII. pourroient l'attaquer par tout ailleurs : le Roy de Pologne & le Czar accederent eux-mêmes à ce traité ; ils y firent inserer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille Suedois qui étoient en Poméranie , n'en pourroient

sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité , on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder , c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre ; ceux même qui devoient la solder , avoient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on pretendoit écarter : le traité portoit qu'elle seroit composée des troupes de l'Empereur , du Roi de Prusse , de l'Electeur de Hanover , du Landgrave de Hesse , de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée , ne donnerent rien : il n'y eut pas deux Regimens formés : on parla beaucoup de neutralité , personne ne la garda ; & tous les Princes du Nord qui avoient des intérêts à démêler avec le Roi de Suede , resterent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siège de Riga, s'en retourna à Moscou éaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors dans ses Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains : il fit son entrée dans Moscou le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux dressés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce florissant par ses soins y avoit pu apporter. Un regiment des gardes commençoit la marche, suivi des pieces d'artillerie prises sur les Suedois à Lesno & à Pultava, chacune étoit traînée par huit chevaux couverts de houffes d'écarlate pendant à terre : ensuite venoient les étandarts, les timballes, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les Officiers & par les soldats qui les avoient pris : toutes ces dépouilles étoient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit sur un char fait exprès paroître le Brancard de Char-

les XII. trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de Canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les prisonniers : on y voyoit le Comte Piper premier Ministre de Suede : le celebre Maréchal Renchild : le Comte de Levenhaup : les Generaux Slipenbac, StaKelberg, Hamilton, tous les Officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le Czar paroissoit immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyoit les Generaux qui avoient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venoit ensuite : les chariots de munitions des Suedois fermoient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les Cloches de Moscou, au son des tambours, des Timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de Musique, qui se faisoient entendre par reprises, avec les salves de deux-cent pièces de Canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écrioient : *Vive l'Empereur*

notre pere, à chaque pause que faisoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil imposant augmenta la veneration de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le Blocus de Riga : les Generaux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Danemark vint avec toute sa flotte faire descente en Suede : il y débarqua dix-sept mille hommes qu'il laissa sous la conduite du Comte de Reventlau.

La Suede étoit alors gouvernée par une régence composée de quelques Senateurs que le Roi établit quand il partit de Stokolm. Le corps du Senat qui croyoit que le Gouvernement lui appartenoit de droit, étoit jaloux de la Régence : l'Estat souffroit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la premiere nouvelle qu'on aprit dans Stokolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ;

280 *Histoire de Charles XII.*

& que les Danois étoient descendus en Scanie, où ils avoient pris la Ville d'Elfinbourg. Alors les jalousies cessèrent : on ne songea qu'à sauver la Suede : elle commençoit à être épuisée de troupes réglées ; car quoique Charles eût toujours fait les grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, & d'entretenir les garnisons, & les corps d'armée qu'il falloit toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Pomeranie, Brême, Verden ; tout cela avoit coûté à la Suede pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille Soldats : il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étoient les seules ressources de la Suede.

Le Roi Charles XI. parmi plusieurs lois qui l'avoient fait accuser de tyrannie, en avoit établi quelques-unes qui pouvoient lui mériter la reconnaissance de sa patrie. Il forma entr'autres une milice qui subsiste encore aujourd'hui,

d'hui , laquelle n'est ni à charge au
trésor public , ni trop onéreuse aux
particuliers , & qui fournit toujours
des soldats à l'Etat , sans ôter des la-
boueurs aux campagnes. Les plus ri-
ches villages ou Seigneuries qui étoient
anciennement ou qui sont encore du
domaine du Roi , entretiennent à leurs
frais un cavalier. Les païsans de cha-
que Village fournissent un fantassin ,
à proportion de leurs revenus ; c'est-
à dire qu'il faut avoir un certain bien ,
comme dix à douze mille francs pour
être obligé d'équiper un Soldat d'in-
fanterie : le païsan qui n'a que cinq
ou six mille livres se joint à un autre
qui en a autant , s'il n'en a que trois
mille , il contribue pour sa part avec
plusieurs autres , & tous ensemble four-
nissent un homme à l'Etat.

Si le revenu de tout le village en-
tier ne produit que dix mille livres
le village ne donne qu'un homme. A
la mort du Soldat , ceux qui l'avoient
donné le remplacent ; ainsi le nombre
de milices est toujours le même qu'il
a été une fois réglé par les Etats Ge-
neraux. Les païsans font bâtir au sol-
dat qu'ils entretiennent , une maison

ou une cabane , & lui assignent pour lui & pour sa famille , une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats distribués par village se rassemblent à jour marqués dans le principal bourg du Canton , sous la conduite de leurs Officiers qui sont payés par le trésor public.

Dans les Provinces bien peuplées chaque village à son Caporal qui exerce la troupe une fois la semaine. Le Sergent chargé d'un plus grand district, voit la sienne tous les quinze jours , & ainsi de grade en grade jusqu'au Colonel , qui fait la revûe de son régiment de milice tous les trois mois.

La Suede fut ainsi une pépiniere de soldats pendant les guerres de Charles XII. La nation est née belliqueuse , & tout peuple prend insensiblement le genie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du Pais à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses Generaux , & des vieux corps qui avoient combattu sous eux à Narva , à la Duna , à Craßau , à Pultusk , à Hollofin. Les moindres Suedois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi , la

pitie, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres Pais les Païsans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'Etat se regardoient comme des Citoïens, & se formoient des sentimens plus grands ; de sorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le General Steinbok se mit par ordre de la Régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois qui ravageoient toute la côte d'Helsingbourg, & qui étendoient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eût ni le tems ni les moyens de donner aux Milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, aiant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbok à la tête de cette armée extraordinaire se trouva en presence des Danois à trois lieües d'Helsingbourg le 10^e Mars 1710. Il voulût laisser à ses trou-

pes quelques jours de repos , se retrancher & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi : mais tous ces païsans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des Officiers qui y étoient m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colere , tant la haine nationale des Suedois contre les Danois est extrême. SteinboK profita de cette disposition des esprits , qui dans un jour de Bataille vaut autant que la Discipline Militaire ; on attaqua les Danois : & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples , de plus , des Milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrepidité des vieux corps. Deux Regimens de ces Payfans armés à la hâte taillerent en piece le Regiment des Gardes du Roi de DannemarK, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entierement defaits se retirerent sous le canon d'Elfinbourg. Le trajet de Suede en Zéeland est si court , que le Roi de DannemarK ap prit le même jour à Copenhague , la défaite de son armée en Suede : il en

voya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quitterent la Suede avec précipitation cinq jours après la bataille : mais ne pouvant emmener leurs chevaux , & ne voulant pas les laisser à l'ennemi , ils les tuerent tous aux environs d'Helsingbourg , & mirent le feu à leurs provisions , brûlant leurs grains & leurs bagages , & laissant dans Helsingbourg quatre mille blessés , dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués , & par le défaut de provisions , dont leurs compatriotes mêmes les privoient , pour empêcher que les Suedois n'en jouissent.

Dans le même tems les païsans de la Dalecarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts , que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs , députerent à la Regence de Stokolm , & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille , délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile , fut écoutée avec plaisir , quoique rejetée ; & on ne manqua pas

286 *Histoire de Charles XII.*

d'en instruire le Roi , en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsingbourg.

Charles reçût dans son camp près de Bender , ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. peu de tems après un autre événement le confirma dans ses esperances.

Le grand Visir Comprougly qui s'oposoit à ses desseins , fut déposé après deux mois de ministere. La petite Cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne , publioient que Charles faisoit & défaisoit les Visirs , & qu'il gouvernoit l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender ; mais il n'avoit aucune part à la disgrâce de ce favori. La rigide probité du Visir fut la seule cause de sa chute : son prédcesseur ne païoit point les Janissaires du tresor Impérial , mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions : Couprougly les paya de l'argent du tresor. Akmet lui reprocha qu'il preferoit l'interêt des sujets à celui de l'Empereur : Ton prédcesseur Chourlouly , lui dit-il , sçavoit bien trouver d'autres moyens de paier mes

troupes. Le grand Visir répondit :
*S'il avoit l'art d'enrichir ta Hauteſſe par
des rapines, c'eſt un art que je fais gloire
d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſérail permet
rarement que de pareils diſcours trans-
pirent dans le public ; mais celui ci
fut ſçu avec la diſgrace de Couprou-
gly. Ce Viſir ne paſſa point ſa har-
dieſſe de ſa tête , parce que la vraie
vertu ſe fait quelquefois reſpecter ,
lors même qu'elle déplaît ; on lui
permit de ſe retirer dans l'Iſle de Ne-
grepont.

Le Grand Seigneur fit alors revenir
d'Alep, Baltagi Mehemet , Pacha de
Syrie qui avoit été déjà grand Viſir
avant Chourlouly. Les *Baltagis* du
ſérail ainſi nommés de *Balta* , qui
ſignifie coignée , ſont des eſclaves qui
coupent le bois pour l'uſage des Prin-
ces du ſang Ottoman , & des Sultanes.
Ce Viſir avoit été Baltagi dans ſa jeu-
neſſe ; & on avoit toujours retenu le
nom ſelon la coûtume des Turcs qui
prennent ſans rougir le nom de leur
premiere profeſſion , ou de celle de
leur pere , ou du lieu de leur naiſſan-
ce.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit valet dans le sérail , il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince Akmer , alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son frere Moustapha : c'est l'Usage du sérail que les Princes du Sang Ottoman ayent pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans , (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais assez belles encore pour plaire. Akmer devenu Sultan , donna une de ces esclaves qu'il avoit beaucoup aimée , en mariage à Baltagi Mehemet : Cette femme par ses intrigues fit son mari grand Visir : une autre intrigue le déplaça ; & une troisième le fit grand Visir encore.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'Empire , il trouva le parti du Roi de Suede dominant dans le sérail. La Sultane Validé , Ali-Coumourgî favori du Grand Seigneur , Kïslar-Aga chef des eunuques noirs , l'Aga des Janissaires , vouloient la guerre contre le Czar ; le Sultan y étoit déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes.

hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre ; mais ce n'étoit point un imbécille comme les Suedois mécontents de lui l'ont représenté : Il dit au Grand Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierres : Ta hauteſſe ſçait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois , & non d'une épée pour commander tes armées : je tâcherai de te bien ſervir ; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer. Le Sultan l'aſſura de ſon amitié , & le Viſir ſe prépara à obéir.

La premiere démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des ſept Tours , L'Ambaſſadeur Moſcovite. La coûtume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre ; obſervateurs de l'hospitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des Nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité , ſ'imaginant ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'a-

probation de leur Moufry. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs des traités que souvent ils rompent eux mêmes, & croient punir les Ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes Chrétiens, & pour les Ambassadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Consuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nogai, le Boudgiac, avec une partie de la Circassie; & toute la Crimée province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puissantes villes, & où les Genoïs pénétrèrent depuis, lorsqu'ils furent les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grèques, & quelques monumens des Genoïs qui subsistent encore au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le kam est apellé par ses sujets Empereur ; mais avec ce grand titre , il n'en est pas moins l'Esclave de la Porte Le sang Ottoman dont les kams sont descendus ; & le droit qu'ils ont à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du grand Seigneur , rendent leur famille respectable au Sultan même , & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand Seigneur n'ose détruire la race des kams Tartares ; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins , leurs Etats entourés de janissaires , leurs volontés traversées par les grands Vifirs , leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam , la Porte le dépose sur ce pretexte : s'il en est trop aimé , c'est un plus grand crime , dont il est plutôt puni ; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil , & finissent leurs jours à Rhodes qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus brigands de la terre , & en même tems ce qui est inconcevable , les plus hospitaliers. Ils vont à

cinquante lieues de leurs pays , attaquer une caravane , détruire des villages ; mais qu'un étranger tel qu'il soit passe dans leurs pays , non seulement il est reçu par tout , logé & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il passe , les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte : le maître de la maison , sa femme , ses filles le servent à l'envy. Les Scytes leurs ancêtres , leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité qu'ils ont conservé , parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux , & le bas prix de toutes les denrées , ne leur rendent point cette vertu trop onereuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane , ils sont nourris par le Grand Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paie ; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kam gagné par les presens & par les intrigues du Roi de Suede , obtient d'abord que le rendez vous general des troupes seroit à Bender même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer en eux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulut pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Belgrade que s'assembla cette grande armée,

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquièrent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers & mal secourue par les Princes Chrétiens toujours divisés entre eux.

Les Janissaires & les Saphis attaquent en desordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier; leur cavalerie qui devoit être excel-

lente attendu la bonté & la legereté de leurs chevaux, ne sçauoit soutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne sçait point encore faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand General de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquist l'Ile de Candie. Un Esclave nourri dans l'oïfiveté & dans le silence du sérail, fait Visir par faveur, & General malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte sans experience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre, & fieres d'avoir vaincu les Suedois.

Le Czar suivant toutes les apparences, devoit vaincre Baltagi Mehemet; mais il fit la même faute avec les Turcs que le Roi de Suede avoit commise avec lui : il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou; & ayant ordonné qu'on changeât le siège de Riga en blocus, il assembla sur les frontieres de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes : avec cette armée il prit son chemin vers la

Moldavie & la Valachie , autrefois le Pais des Daces , aujourd'hui habité par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand Seigneur.

Un Grec nommé Cantemir fait Prince de Moldavie par les Turcs , se jetta dans le parti du Czar qu'il regardoit déjà comme un Conquerant , & ne fit point difficulté de trahir le Sultan dont il renoit sa Principauté , en faveur d'un Chrétien dont il esperoit de plus grands avantages. Le Czar ayant donc fait un traité secret avec ce Prince , & l'ayant reçu dans son armée , s'avança dans ce Pais & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord Septentrional du Fleuve Herase aujourd'hui le Pruth ; près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand Visir eût appris que Pierre Alexiovits marchoit de ce côté , il quitta aussi-tôt le camp de Belgrade ; & suivant le cours du Danube , il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia , au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parût bien-

tôt en presence des Moscovites , la riviere de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie , ne s'attendoit pas que les Moldaves dussent lui marquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très différens. Ceux ci aimoient la domination Turque qui n'est jamais fatale qu'aux Grands , & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutoient les Chrétiens , & sur tout les Moscovites qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomne : les entrepreneurs qui s'étoient obligés à fournir des vivres aux Moscovites , exécuterent avec le grand Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves monterent aux Turcs la même affection , tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses esperances peut être trop legerement prises , vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages : cependant les Turcs passent la riviere qui les sé-

paroit de l'armée ennemie : tous le Tartares la traversèrent à la nage selon leur coutume , en tenant la queue de leurs chevaux. Les Spahis qui sont les cavaliers les Turcs , passèrent de même parce que les ponts ne furent pas assez tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord , le Visir forma un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la riviere ou dumoins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage , au lieu de leur donner le tems de faire perir son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il faloit pour être perdu. Il se trouva sans provision ayant la riviere de Pruth derriere lui , près de cent cinquante mille Turcs devant , & environ quarante mille Tartares qui le harcelloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité , il dit publiquement , me voilà du moins aussi mal que mon frere Charles le-voit à Pultava.

Le Comte Poniatosky infatigable
N. v

298 *Histoire de Charles XII.*

agent du Roi de Suede , étoit dans l'armée du grand Visir avec quelques Polonois & quelques Suedois , qui tous croyoient la perte du Czar inévitable.

Dés que Poniatosky vit que les armées seroient infailliblement en présence , il le manda au Roi de Suede , qui partit aussi tôt de Bender , suivi de quarante Officiers , jouissant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite , après beaucoup de pertes & de marches ruineuses , le Czar poussé vers le Pruth , n'avoit pour tout retranchement que des chevaux de Frise & des chariots : quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée , mais ils attaquèrent en desordre ; & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur Prince & le desespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. Poniatosky conseilla au grand Visir d'affamer l'armée Moscovite , qui manquant de tout , seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquietudes qui l'agiterent cette nuit : il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa Nation : tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, alloient peut être perir avec lui avant que d'avoir été achevés : il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de deux cent mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié ; une cavalerie presque toute demontée ; & des fantassins extenués de faim & de fatigue.

Il apella le General Cseremetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprés qu'on brûlât tous les bagages ; & que chaque Officier ne reservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils esperoient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente acablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât la nuit entrer dans sa tente sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution desespérée, mais nécessaire; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages: toute l'armée suivit cet exemple quoi qu'à regret: plusieurs enterrèrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Officiers généraux ordonnoient déjà la marche, & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes: chaque Soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée étoit trop remplie, pousoient des cris qui énermoient encore les courages: tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la ser-

viude. Ce n'est point une exagération: c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp Moscovite une femme aussi singuliere peut être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine: Sa mere étoit une malheureuse païsanne, nommée Erb-Magden du Village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui étoit en ce tems sous la Domination de la Suede: jamais elle ne connut son pere * elle fut baptisée sous le nom de Marthé, & inscrite au registre des enfans bâtards. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans: à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez l'Intendant de ce païs Ministre Luthérien nommé Gluk.

En mil sept cens deux à l'âge de huit ans, elle épousa un Dragon Suedois. Le lendemain de ses noces, un parti des troupes de Suede ayant été battu par les Moscovites; ce Dragon

* On m'a assuré depuis que le pere de la Czarine étoit un fossoyeur.

qui avoit été à l'action ne réparût plus, sans que sa femme ait pû sçavoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même qu'elle en ait jamais pu rien apprendre depuis.

Quelques jours après faite prisonniere elle même, elle servit chez le General Czeremetof: Celui ci la donna à Menzicof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, étant devenu de garçon Patissier, General & Prince, ensuite dépouillé de tout & relegué en Siberie, où il est mort dans la misere & dans le desespoir.

Ce fut à un souper chez le Prince Menzikof que l'Empereur la vit, & en devint amoureux. Il l'épousa secretement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva un genie étonnant, & une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avoit déjà repudié depuis long-tems sa première femme Ottokesa, fille d'un Boyard, laquelle non seulement étoit aculée d'adultere, mais de s'être opposée aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats: ce dernier

crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangere les qualités d'un Souverain, quoi qu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe, il dédaigna pour elle les préjugés qui n'arrêtent jamais les grands hommes : Il la fit couronner Imperatrice : le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiovits, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise une femme sans pudeur ; qui ne scût jamais ni lire, ni écrire, réparer son éducation & ses foiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un Législateur.

Lorsqu'elle épousa le Czar, elle quitta la Religion Lutherienne où elle étoit née, pour la Moscovie, on la rebatîsa selon l'usage du Rit Rus sien, & au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous laquelle elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp du Pruth, tint un conseil secret avec les Officiers généraux, & le Vice Chancelier Shaffirof, pendant que le Czar étoit dans la tente,

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs , & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice Chancelier écrivit une Lettre au grand Visir au nom de son Maître : la Czarine entra avec cette Lettre dans la tente du Czar malgré la défense ; & ayant après bien des prieres , des contestations & des larmes , obtenu qu'il la signât , elle rassembla sur le champ toutes ces pierreries , tout ce qu'elle avoit de plus précieux , tout son Argent ; elle en emprunta même des Officiers generaux , & ayant composé de cet amas un present considerable , elle l'envoya à O'man Aga , Lieutenant du Grand Visir , avec la Lettre signée par l'Empereur Moscovite. Mehemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un vainqueur , répondit : que le Czar m'envoye son premier Ministre , & je verrai ce que j'ai à faire. Le vice Chancelier Shaffirof vint aussi tôt , chargé de quelques presens qu'il offrit publiquement lui-même au grand Visir , assez considerables pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui , mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du Visir , fut que le Czar se rendit avec toute son armée à discrétion : le vice Chancelier Shaffirof repondit que son maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure , & que les Moscovites periroient jusqu'au dernier , plutôt que de subir des conditions si infames. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Shaffirof.

Mehomet Balagi n'étoit pas guerrier : il voyoit que les Janissaires avoient été repoussés la veille : Osman lui persuada aisement de ne pas mettre au hazard d'une Bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant que l'on Parlemeritoit il , arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens , parens de M. Brillo , Lieutenant Colonel d'un regiment de Grenadiers au service du Czar , s'étant écartés pour chercher quelque fourage , furent pris par des Tartares , qui les

emmenèrent à leur camp & offrirent de les vendre à un Officier de Janissaires : le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, & les conduisit lui même devant le grand Visir avec ses deux prisonniers.

Le Visir renvoya ces deux Gentils-hommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le Kam de Tartarie s'oposoit à la conclusion d'un Traité qui lui ôtoit l'espérance du pillage : Poniatowsky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience du Tartare, & sur les insinuations de Poniatowsky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand Seigneur son maître de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galeres qui étoient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus-meotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeu-

raissent au Grand Seigneur, que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquietât plus le petit nombre de Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis long tems; mais dont le Czar avoit affranchi son País.

Enfin le traité alloit être signé sans qu'on eût seulement fait mention du Roi de Suede. Tout ce que Poniatosky pût obtenir du Visir, fût qu'on y inserât un article, par lequel le Moscovite s'engagoit de ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suede feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp, deux heures après la signature du traité, qui fut commencé, conclu & signé, le vingt-un Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échappé de ce mauvais pas se retiroit tambour battant & enseignes déployées , arrive le Roi de Suede impatient de combattre , & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieues à cheval , depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il descend à la tente du Comte Ponitowsky , le Comte s'avança tristement vers lui , & lui aprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut être jamais.

Le Roi outré de colere va droit à la tente du grand Visir ; il lui reproche avec un visage enflammé , le traité qu'il vient de conclure. J'ai droit dit le grand Visir d'un air calme , de faire la guerre & la paix. Mais ajoute le Roi , n'avois tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir ? nôtre loi nous ordonne , repartit gravement le Visir , de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent nôtre misericorde : Eh , t'ordonne t'elle , insiste le Roi en colere , de faire un mauvais traité quand tu pouvois imposer telles lois que tu voulois ? Ne dépendoit il pas de toi d'amener le Czar prisonnier à Constantinople ?

Le Turc poussé à bout répondit sèchement : & qui Gouverneroit son Empire en son absence ? il ne faut pas que tous les Rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation : il se jatta sur un sofa , & regardant le Visir d'un air plein de colere & de mépris , il étendit sa jambe vers lui , & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc , il la lui déchira , se releva sur le champ , remonta à cheval & retourna à Bender le desespoir dans le cœur

Poniatosky resta encore quelque tems avec le grand Visir , pour essayer par des voyes plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la priere étant venue , le Turc sans répondre un seul mot , alla se laver & prier Dieu.

Fin du cinquième Livre.

